

Où

VEUX-TU

QU'JE



R'GARDE ?

L'ÉCRIVAIN SOUTERRAIN

OÙ VEUX-TU QU'JE
R'GARDE ?

(chapitres choisis pour les abonnés)

© 2017, Éditions Souterraines
Tous droits réservés.

ISBN-10 : 1979402604
ISBN-13 : 978-1979402606

AVERTISSEMENTS

Cher, chère, abonné(e),

Toi qui tiens sous tes yeux fébriles ces quelques chapitres en guise de remerciement, j'espère que tu en apprécieras chaque bribes. Ça a été un sacré boulot ce bouquin !

Tu as là quoi ? Une petite quinzaine de chapitres sur un bouquin qui en compte presque cinquante. Ça en fait pourtant des pages déjà hein ?

Bien entendu il n'y a pas le tout début et, bien entendu, il n'y a pas la toute fin.

On en est même loin... Mais c'est tout de même de biens jolis morceaux qu'il y a là-dedans, et je te demanderai d'en prendre soin, de ne pas les diffuser à tort et à travers ou alors, de le faire avec l'esprit de promouvoir le modeste artisan que je suis et qui compte sur ton aide pour se faire connaître.

Quoiqu'en disent les gens, ceci est du travail et tout travail se respecte non ?

Ausi si tu as aimé ce qui suit, que tu veux lire des trentes chapitres restant, persuadé qu'il y a là un artisan qui a mérité son salaire, et bien il y a toujours en vente sur Amazon le bouquin d'un gars qui se fait appeler l'Écrivain Souterrain.

Merci et bonne lecture.

TOURNER LA PAGE

Suis allé en ville retrouver Julian... Un pote... Enfin je crois... On pouvait dire... Entre nous deux, les atomes s'étaient plutôt bien crochetés. On se voyait souvent ces temps-ci, bien que se connaissant peu. J'avais fait sa rencontre y'a trois mois environ. Je l'appréciais, vraiment, sans pour autant me faire d'illusions. Ça serait comme tout le reste, un amour passionnel sans sodomie jusqu'à ce qu'on s'overdose l'un l'autre et qu'on se foute sur la gueule, ou le mépris, ou l'indifférence. Ou qu'une femme s'en mêle... Un homme ça se choppe avec du cul et de la bouffe. Si t'assures, tu peux tout détruire après ça... Avec Julian, nous avons la franchise en commun, le goût de la cuite, et pas grand-chose d'autre. Il était le sportif, propriétaire d'une maladie qui le rendait quasiment aveugle. Un robot nageant dans une eau émotionnellement calme, pote avec toute l'île et issu d'une famille pesant des millions. Moi, j'étais le cérébral avec une vue perçante dans l'hypersensibilité, l'handicapé relationnel au portefeuille presque toujours vide. La liste est encore longue de nos différences... Mais quelques rapprochements fondamentaux suffisent. Trouver un être allergique à l'hypocrisie, cette grande épidémie, était pour moi une trouvaille absolue. Et puis nous arrivions à garder de longs moments de silence sans que cela démontre un manque évident de conversation... Ça compte ces choses-là.

Ce soir nous étions au Toit, un bar très chouette de la rue Babet. C'était devenu notre repère depuis quelques temps. Que ce soit les concerts de groupes locaux, les pièces de théâtre, les représentations de *stand-up* ou les soirées coinches, il s'y passait souvent quelque chose. Puis il s'agissait d'un endroit joliment décoré. Une anarchie merveilleuse d'affiches et de figurines, de tableaux de Gainsbourg, d'extraterrestres ou d'arbres en papier mâché. Un comptoir de bois, et des patrons sympas. What else ?

Je me souviens d'une soirée, y'a environ six mois – je connaissais mal l'endroit – j'y avais amené mon fils de sept ans voir un concert de blues. Lui et moi ne nous étions pas touchés depuis un an. Il ne restait que deux semaines sur l'île... Dans le rade, il y avait du monde, mais sans plus. Quelques mecs au bar en train de boire des coups, et pour le reste, principalement des gens attablés, becquetant leur bouffe ou l'attendant peinards. Pour autant le P'tit n'avait pas une très bonne accroche avec les lieux.

— Je veux partir !

— Mais on vient à peine d'arriver Diego.

— Mais c'est nul ! Ils sont tous bourrés !

— Y'a personne de bourré mon fils, ils mangent.

— J'ai peur.

— T'as peur de quoi ?

J'ai vu un gus, au fond, d'au moins deux mètres, des tatouages partout, tanké comme une vieille armoire de grand-mère, le crâne rasé, avec des chaînes sur son jeans et santiags aux pieds. Typique la dégaine du gars bien. Je l'ai pointé du doigt au p'tit.

— C'est ce type-là qui te fait peur ?

— Non, lui c'est celui que je préfère.

J'ai souri, fier. Ça c'est mon fils !

Fin du flash-back.

Le gros intérêt du Toit résidait – aussi – dans sa serveuse. Mareva... Un petit bout de femme tout en

rousseur et en ta-touages, aussi indomptable et vif qu'un cheval sauvage. Cette fille, bizarrement, m'intimidait, c'est sans doute pour cela qu'elle me faisait de l'effet... Et ce qui était encore plus bizarre, c'est que moi le grand blablateur, je ne savais absolument pas comment amorcer une conversation sensée avec elle... Elle vibrait toute entière au rythme d'une *soul* rayée par les vapeurs et les clopes. Une vibration que je ne pourrais saisir, un corps que je ne toucherais jamais que des yeux. Pas grave, j'y projetais déjà tant... et trop... Une hallucination pareille, ça a des critères au-dessus de moi. Je suis juste bon pour une femme qui a déjà des gosses. Et puis voilà... On ne peut être vierge passé un âge. Je suis un dépuclé de la passion, j'l'ai vu, déjà, elle m'a eu. Ce qui reste, c'est pour les expérimentées de la galère, pas pour les pleines de vie. Avoir l'honneur de lui faire la bise était déjà bien... Passons.

— Salut petite nympnette.

— Salut les garçons. Ça va ? Qu'est-ce que je vous sers ?

— Une pinte de Tuile pour moi, et une pinte de Picaro pour Julian.

Avant que vous ne posiez la question, la Tuile, c'est la bière du Toit. Logique non ? Grosso modo c'est de la bière Fisher (brassée sur l'île) avec du Picon, du miel et du citron. Un peu sucré, mais ces derniers temps j'avais besoin de douceur. Julian, d'ailleurs, se foutait de moi en disant que je devenais une vraie gonzesse. Pas faux... Mais une gonzesse commençant à bedonner. Tant que mon bide ne dépassait pas mes nichons, ça allait...

Armés de nos demi-litres de carburant, nous avons traversé la salle, direction la terrasse, dans le but de poser tranquillement nos culs dans les canapés défoncés. Nous voulions prendre le temps. Juste siroter nos coups et fumer nos clopes. Le plaisir simple d'une soirée simple...

Mais il y avait là un des patrons, le cuistot, et un gars que je ne connaissais pas. Le genre beau mec blond avec les cheveux longs et le regard sympathique. Nous tapons la main et le poing à tous. Le *check* ils appellent ça (mais rien à voir avec les Tchèques). Le blond nous fait :

— Vous avez un texte à lire ce soir les gars ?

— Moi oui, fis-je, hésitant.

— C'est quoi ton nom ?

— Marc.

Oui... J'avais oublié de vous l'dire, ce soir-là, au Toit, c'était "Soirée Slam". Une première pour moi. C'était venu sur le tapis durant une tchatche avec le taulier. L'idée de base de la discussion, c'était que la culture artistique de notre temps ne battait même plus de l'aile, elle s'effondrait, point barre. Et que, si tous les artistes étaient des galériens, les musiciens, les théâtraux et autres, avaient l'infime avantage de trouver de petites scènes locales pour se produire. Même les peintres parvenaient à s'exposer dans les restos. Les écrivains ou les poètes, eux, à cause d'un mépris et d'une indifférence quasi généralisés et purement justifiés de leur "art" n'avaient pas beaucoup de lieux d'expressions, voire aucun. Et quand ils en avaient, ils n'étaient pas payés.

— Ben nous on fait la soirée Slam une fois par mois, me balança le patron.

— Moi je slame pas, j'écris des poèmes.

Ça veut dire que je ne suis pas un orateur. Sauf dans l'intime, à la rigueur, dans la compagnie des femmes, je peux leur murmurer des textes à l'oreille... Mais de façon générale, moi, j'écris, je dis pas, sinon j'aurais fait acteur.

— Viens quand même, qu'il me fait, tu verras.

Donc voilà. J'y étais et j'allais voir...

Installés à l'écart, avec Julian, nous discutons, de tout et de rien. J'en suis venu, au final, à l'histoire du coup de fil de l'éditrice. Son regard aveugle s'est éclairé.

— Putain c'est génial mec ! J'suis content pour toi !

— Ouais... que je fis, absent, cherchant mon reflet dans les bulles de mousse ambrée.

— T'as pas l'air ravi...

— Ce qui m'étonne c'est surtout toi, M^osieur l'Handicapé Émotionnel, on dirait presque que tu vas grimper aux rideaux.

— C'est clair que j'ai l'air plus emballé que toi... Tu vas être édité mec. Bordel ! Toi-même tu disais que c'était la galère. C'est cool non ?

— Ouais. Mais ce n'est pas pour ça que je vais m'autoriser à faire des projections foireuses tu vois ? Pas envie d'espérer pour pas risquer d'être déçu. J'attends de voir... Et puis le livre n'est pas très bon, c'est un premier jet amélioré, rien de plus. Une ébauche de style.

— C'est le même pour lequel ta meuf avait porté plainte ?

— Ouais. Mais bon, c'est rien par rapport à ce qui m'attend le jour où je vais écrire mon autobiographie...

— Tu cherches les coups hein ?

— Peut-être...

Il est facile d'entendre, ça demande beaucoup plus d'efforts d'écouter. Surtout sans l'œillère d'une demi-vérité. Quand les mots filent dans les oreilles des gens, ils ne les retiennent pas, ne les pensent pas. Une société de sourds, des casques constamment branchés dans les oreilles, voilà où nous en sommes... Ils entendent, mais n'écoutent plus. Pour-tant, personne ne peut se passer d'être écouté. Alors on referme tout, et on roule pour sa pomme. Ça avait été ma tragédie le manque d'écoute. Même si j'avoue ne pas avoir été un bon écouteur... Une curieuse malédiction que d'avoir la mémoire fabriquée pour retenir les beaux textes et les mauvaises paroles... Les joies de l'intelligence et les tourments de la conscience dirons-nous...

J'ai repensé à mon p'tit gars, à dix mille kilomètres de moi, à mille euros de moi, au fait de n'avoir jamais pu l'amener à l'école, et de ne sans doute jamais pouvoir le faire. Le voir dandiner avec son petit cartable, fonçant vers la cour, avide d'apprendre, avide de vie... Jamais... Je l'ai quitté... J'ai perdu la femme de ma vie et tout a foutu le camp : ma maison, mes projets, ma psyché, énormément de croyances sur l'amitié et la camaraderie. L'amour de mon fils n'a pas suffi, pas cette fois. C'est mon lot. Je m'abandonne à l'autre avec passion, avec fusion. Le revers, c'est la rupture, l'abandon. Dans ce cas, j'abandonne, tout, corps, vie, projection, espoir, plus rien ne vaut plus rien. Certains se cachent ou fuient, moi, je me blinde. Et me voilà interdit dans le pays dans lequel je suis né et où j'ai grandi... Même la mort n'a pas voulu de moi... Comme si j'évoluais dans un désert désormais... C'est troublant jusqu'au fond. La lucidité ça vous change un homme. Surtout jeune. On se rend compte alors de quoi on s'est banni, et de tout ce qu'on a vu. Difficile après ça d'aller côtoyer le réel, et de le trouver beau... Il ne renvoie que des distorsions de médiocrité. Un prisme de sale. Tout est foutu d'avance, la lumière ne passe plus en plein. Alors, sans faire du Zola, hormis ma virginité anale, je ne voyais pas trop ce que j'avais d'autre à perdre...

— Tu comptes écrire ton autobiographie alors, t'es pas un peu jeune pour ça ?

— C'est pas parce qu'on est jeune qu'on a rien à dire... Mais avant ce petit pamphlet je désire écrire une autre fiction... J'y pense depuis un certain temps déjà, mais je galère.

— Pourquoi ?

— J'aimerais faire un roman d'amour. Une sorte de road movie destroy tu vois ? Sauf que ça fait maintenant deux ans que je ne suis pas tombé amoureux. Et ce sentiment-là résonne plus en moi comme de la douleur que du bien-être. Et comme je n'arrive plus à le ressentir, j'écrirai forcément des mensonges, et ça c'est hors de question.

— Ben t'as plus qu'à tomber amoureux gars.

— Et puis quoi encore ? Allez, arrêtons de dire des conneries. Finis plutôt ta bière que j'aille en chercher une autre.

Quelques pintes plus tard, la "Soirée Slam" commença... Là, j'ai compris que ça allait pas le faire...

Le grand beau gosse blond gérait le truc, parfaitement à son aise sur la petite scène éclairée. Il connaissait ses textes par cœur, avait une bonne diction et, dans l'ensemble, écrivait plutôt bien. Une belle structure. Le hic, c'est que ce n'était pas la même planète que moi. Que ce soit lui ou les autres, il n'y avait rien de viscéral dans leurs textes. Ils n'avaient rien retranscrit d'eux-mêmes sur la page. Aucun n'avait pris ce risque. Des mots absolument gratuits, donnés gratuitement. Ça rimait, ça avait un nombre de pieds convenable, mais l'émotion y était absente. Leur recherche n'était pas de taper aux nerfs. Des conteurs, rien d'autre. Des mots lisses, des démolisseurs. Les gens applaudissaient, vraiment ravis. Je me suis dit que oui, effectivement, la poésie était morte. Il y en avait un surtout, un type de la quarantaine, le visage creusé et une casquette vissée sur la tête. Il prenait le micro constamment. La majorité de ses mots ne dépassait pas trois syllabes. Et son débit était extraordinairement rapide. Un flow à la limite du supportable. Le tout à base de : « Et la meuf et le teuch, et j'te pique et j'te nique Oh ! Oh ! J'rentre dans ta chatte comme Pinocchio ! ». Bref, je me suis tourné vers Julian et je lui ai dit qu'on devrait se tirer. Mais le blond a pris le micro.

— Bien, maintenant c'est au tour de Marc, s'il veut bien venir...

J'étais baisé. J'ai fini mon verre... Monté sur la scène, l'éclairage m'a donné l'impression de me retrouver dans une salle d'interrogatoire. J'ai sorti mon morceau de papier, je l'ai déplié, et j'ai commencé à lire.

Je ramasse ta robe rouge tâchée de sang...

Le mec à la régie m'a coupé. « Approche-toi du micro ». OK... Entendre sa voix sortir d'une enceinte est un drôle de truc...

*Je ramasse ta robe rouge tâchée de sang
et je sais déjà
que malgré la mauvaise haleine des chiens
et le regard vitreux du chauffeur de bus
tu ne reviendras pas.*

Je n'avais pas attaqué la deuxième ligne que déjà ma main tremblait, au point tel que je ne voyais même plus ce qui était écrit. Accélération de ma voix, vrillage. Je lisais trop vite, trop mal.

*Dehors c'est la folie
comme d'habitude
j'ai beau fermer les fenêtres
je sais qu'elle va passer sous la porte
pour venir squatter sur le canapé
à côté de ta robe
que je viens de poser.*

Ma cage thoracique s'est compressée. J'avais mal aux mots. Je n'avais pas peur que l'on me juge, que l'on aime ou que l'on aime pas. Je savais que j'allais faire un bide. Mais j'ai compris pourquoi, pourquoi je connaissais des centaines de textes d'autres auteurs, et aucun des miens.

*J'allume une clope et prépare l'eau à bouillir pour les pâtes
Et puis je réfléchis
En chaussettes, en short, avec mon pull militaire*

Comment j'avais m'y prendre pour faire partir cette tâche ?

J'écris avec mes tripes. Et lorsque j'ai déplié ce papier, et que j'ai commencé à le lire, c'est comme si j'avais donné gratos à des étrangers les parties les plus intimes de ma vie.

*Le temps passe
La journée aussi.
Le sang a viré au marron et il craquelle un peu
quand je le frotte avec mon ongle
Tu n'es toujours pas revenue
Tu ne reviendras pas.
C'est sûr que ça a dû te vexer de te prendre cette bouteille
en pleine poire.
Mais tu pourras pas dire que tu l'as pas cherché
entre tes chantages et ta nudité
t'as baisé bien trop de mecs
sur ce canapé que j'ai récupéré à crédit
en bas de la rue
en échange d'un petit service illégal et d'un pack de bière.
T'as déchiré trop de mes poèmes
même ceux qui étaient bien torchés
du moins à mon sens
mais c'est le seul à qui je peux me fier.*

Et cet étalage de pathos, d'ego, nécessaire pour écrire correctement, devient d'une énorme impolitesse lorsqu'il est livré à la foule. Tournant la page, l'âme au bord du gouffre, j'ai fini mon texte.

*Je ramasse ta robe rouge tâchée de sang
Vais-je la jeter ?
Vais-je la laver ?
Dehors, le voisin écoute son rap bien trop fort
Un petit garçon croise un chien qui s'appelle Ramsès
Le petit garçon dit
« C'est bizarre comme nom Ramsès »
Il n'a pas tort.
La femme qui l'accompagne lui réplique
« T'es bête ou quoi ! C'est le nom d'un Dieu grec »
Je suis vraiment désolé pour le petit
j'espère que c'est pas sa mère...
J'ai envie d'envoyer quelque chose de lourd par la fenêtre
Mais j'ai que ta robe dans les mains.
Alors je ferme les volets
J'égoutte les pâtes qui ont refroidi
et ouvre une boîte de sauce tomate
Reflète de France
Sauce Provençale
350 grammes.*

Les gens ont applaudi – par politesse je pense – et, bais-sant la tête, je me suis rué sur le bar. Dernière fois que je dis du moi à des gens.

Julian s'est tiré, il bossait le lendemain. Je suis resté à boire des coups... Le beau gosse blond est venu vers moi.

— Tu t'es tapé un bon coup de flip tout à l'heure...

— C'était pas vraiment ça, mais c'est sûr que de loin ça pouvait y ressembler.

— Moi j'aime bien le coup de la feuille qui tremble, ça rajoute de l'authenticité.

— Ouais...

— En tout cas j'ai adoré ton texte.

— Merci. T'écris pas trop mal non plus.

— ... surtout la fin. Partir sur un couple qui se sépare et finir sur une boîte de sauce tomate, c'était vraiment génial. Tu y as réfléchi longtemps ?

— Non. J'ai dû l'écrire en dix minutes, peut-être vingt. Quand les choses vous arrivent vraiment y'a pas à les réfléchir, les vivre est déjà suffisamment compliqué.

— Je vois ce que tu veux dire... Mais reviens dans un mois, t'écris vraiment bien et ça change un peu de tout ce que les autres font.

— Ça pour changer... Merci, je vais y réfléchir.

Comme j'en avais marre qu'on parle de moi, on a parlé de lui. Je me suis montré sympa puis me suis tiré. Le bar fermait, il était presque une heure du matin. En remontant le trottoir je me suis senti seul et déprimé comme jamais. J'ai roulé une clope et me suis mis à sourire. Après avoir appris que j'allais être édité, y'avait pas mieux que le bide de ce soir pour me reconnecter...

UNE PART D'HUMANITÉ

J'avais envie de me rendre au gallodrome. Pas de panique, je vais vous expliquer ce mot barbare... En gros, y'a les stades de foot où l'on peut voir des smicards payer pour regarder des millionnaires courir après un ballon, ben le gallodrome tu paies rien, ou très peu, et tu regardes des combats de coqs. Âmes sensibles et écologistes intégristes, passez de suite au prochain chapitre, celui où les féministes risquent de me lâcher, si c'est pas déjà fait...

Faire souffrir les animaux n'est pas mon parti, je dirais même que je trouve ça répugnant. N'oubliez pas que j'ai bossé dans l'agriculture, la vraie. Dans une ferme, pas une exploitation. Donc il m'est arrivé de tuer (agneaux, chèvres, canards, poulets) ou de participer à la tuerie (cochons). On le faisait pour manger et en vendre un peu, parfois. Les animaux étaient élevés à l'air libre, nourris sainement et avaient droit à leur lot de caresses... pour les cochons en tout cas. Une poule a autant besoin de caresses que Corinne avait besoin de romantisme. Si leur mort peut sembler "violente", leur vie a été plus agréable que celle de beaucoup d'êtres humains. Et puis, quel est le plus violent ? Se faire ouvrir l'aorte et se sentir partir doucement vers le néant ou agoniser des mois sur un lit d'hôpital ? C'est juste la vision du sang qui vous fait ouvrir la bouche pour balancer des « Oui mais... »

Bien entendu le cas du combat de coqs est différent, mais cette parenthèse me semblait importante. Mon dossier pèse déjà, inutile de le plomber... Donc :

J'ai découvert le gallodrome et les *batay coqs* y'a six mois environ, et j'y vais assez régulièrement. Mais personne ne le sait, c'est mon petit secret alors chut ! C'est comme dire que l'on va dans des clubs échangistes, on peut être vite jugé... Sauf que je suis à peu près certain que ça passe mieux de dire qu'on va s'égoutter la trompe sur un autre derrière que celui de sa régulière. Drôle d'époque si vous voulez mon avis.

J'en étais où ? Ah oui, combat de coqs. Le gallodrome est à dix minutes à pied de chez moi. J'aime bien m'y rendre parce que... comment dire... j'ai l'impression d'y apprendre quelque chose de réellement profond. C'est comme aller faire trois jours de trek à Mafate, ça remet les pendules à l'heure, surtout si tu te tapes le sentier de Dos d'Âne en montée avec 20 kilos sur le dos...

Je me confrontais à l'humanité tout entière dans ces petits gradins. Déjà il faut savoir que je suis le seul blanc à y aller, tous les autres sont des cafres. Donc je fais "tache". Partout j'ai cette impression, ici ça me gêne moins qu'ailleurs. Au moins quand la différence est marquée, ça supprime d'avance une certaine hypocrisie.

La majorité des types qui sont là appartient au bas de l'échelle. Ils savent – et je ne fais pas référence à leur couleur de peau – ce qu'est le côté obscur. Pour m'être torché la gueule au rhum blanc et avoir dormi quelques nuits sur le trottoir avec certains, où dans leur case pourrie, j'ai eu "la chance" d'être accepté. En tout cas ils m'ont assimilé à eux, comme si l'on était de la même espèce, celle des perdants, des moins que rien, des paumés et des laissés pour compte, ceux qui n'ont pas eu de chance et n'en auront jamais. La différence, c'est qu'eux rêvent toujours à des lendemains meilleurs, à une certaine promotion sociale. Ils préfèrent regarder vers les étoiles, là où je reste braqué sur le trottoir sale.

Certains ont fait de la prison, d'autres ont violé leur ga-mine, y'en a même un qui dit avoir arraché les yeux d'un mec une fois, parce qu'il avait trop regardé sa tantine. Beaucoup sont des *ti coqs*, exécuteurs de

petits travaux de maçonnerie payés au noir. Puis y'a les *bougs* ramassant les bouteilles de Dodo pour en tirer quelques pièces à la consigne, ou les coupeurs de canne aussi, six mois de boulot assurés si tu sais tenir la machette et avancer vite sans craindre les fourmis rouges qui te défoncent les jambes. Enfin y'a ces quelques autres, ceux qui ont la chance d'avoir un jardin. Ils cultivent le zamal et le revendent. Mais y'en a aussi, assez rares faut le dire, qui ont une vie tout à fait "normale".

La première fois que je m'y suis rendu, au rond, c'était un peu par hasard. Il s'agissait d'une de ces soirées où je trouvais qu'il valait mieux ne pas vivre. Après avoir écrit cinq six poèmes sur la mort, dont un vraiment bon, je suis sorti prendre l'air. En me promenant sur un chemin de canne, en compagnie d'un mal de crâne digne d'un bombardement en Syrie, j'ai aperçu de la lumière et entendu des mecs gueuler. C'est alors que j'ai vu les coqs. Je me suis approché mais illico un grand noir m'a bloqué le passage.

— Je veux juste voir, ai-je dit.

— Té la moukat ! Barre a ou ! Mi aime pas toute bande zoreil !

— Je veux voir j'te dis.

Le type a pris un bâton et menaçait de me frapper. Je n'ai pas bougé. Un autre gars, la cinquantaine bien fripée, s'est pointé. Il m'a regardé vite fait, puis s'est tourné vers le molosse et lui a causé dans un créole si rapide que je n'ai rien pigé. Après une grimace, l'œil fauve toujours braqué sur moi, *Golgoth Black* s'est écarté. Le vieux m'a pris par l'épaule pour me conduire sur un gradin. Tout le monde me regardait, je m'en cognais. J'étais devenu une plus curieuse attraction que les deux coqs soulevant la poussière au centre de l'arène. Je me suis tourné vers le vieux.

— Merci. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit que ça ne servirait à rien de te frapper, tu n'aurais pas bougé.

— Comment tu savais ça ?

Sa tête a basculé en arrière, éclatant sa bouche d'un grand rire sonore. Il lui manquait la moitié des dents, les autres étaient noires.

— Mi conné ! Y'a qu'à te regarder. Out kanèt lé mor... Kok perdant sa mèm.

— Comment tu t'appelles ?

— Louis.

— Enchanté Louis, moi c'est Marc.

Louis m'a tendu une bouteille de Charrette. Je l'ai saisie et bu directement au goulot. La première gorgée eut du mal à passer – ce rhum est infect quand il n'est pas coupé – la seconde eut plus de chance, et, à partir de la troisième, tout allait bien. J'ai pu me concentrer sur ce que j'étais venu voir... Dans le rond central, deux coqs se foutaient sur la gueule en se filant des coups de bec et d'ergot. Autour, les mecs alignaient les paris. L'espace n'étant pas fermé, à un moment, l'un des coqs s'est mis à fuir, terminé. Trois autres combats eurent lieu durant lesquels Louis, tout en me tendant la bouteille, m'expliqua comment parier et surtout deviner le vainqueur. Sur ses trois paris, il gagna à chaque fois, quarante euros de gain environ.

— Une petite soirée, mais ces combats-là sont illégaux, il faut aller dans les gallodromes officiels pour miser plus gros.

— Tu vis de ça ?

— Un peu. Pour le reste je touche une pension. J'ai été soldat durant la première guerre du Golfe. Et toi t'as fait l'armée ?

— Risque pas.

— Mais tu sais te battre et donner la mort pas vrai ?

— Qu'est ce qui te fait dire ça ?

— Je te l'ai dit, mi conné. Tes yeux.

Tandis que Louis me retendait la bouteille, quatre types clôturaient le rond en y plaçant des gradins.

« Dernier combat. Ils ferment pour qu'aucun des deux coqs ne fuie. Là, c'est à mort. Deux gros paris, avec des coqs champions. Le coq vainqueur arrêtera de combattre et finira sa vie comme reproducteur. Un coq né d'un champion ça peut valoir jusqu'à cinq mille euros.

— Ça va prendre du temps avant qu'ils se butent ?

— Pas tant que ça. Regarde les pattes, leurs ergots ont été remplacés par des lames de rasoir.

Les deux combattants arrivèrent. Effectivement, une pièce de métal était plantée dans leurs pattes arrière. Ce fut, de loin, le plus beau combat. Ces deux-là avaient de l'expérience, ça se voyait. Une bonne dizaine de minutes plus tard, le torse saigné à vif et la crête pendante, l'un des coqs se coucha, vaincu. Au regard du combat, j'ai pensé à mon écriture. Mes mots devaient être comme des coups d'ergots, incisifs, directs, précis. J'avais du boulot !

Une fois la dépouille enlevée, et le gagnant célébré, je bus une dernière gorgée dans la bouteille de Louis. Le remerciant encore, je lui serrais la main et me levais. On se reverrait plusieurs fois. Pour l'heure, je rentrais chez moi, titubant. Je n'avais absolument rien réglé, mais j'avais appris quelque chose : l'humanité pouvait se cacher dans des lieux où l'on n'aurait jamais pensé la trouver.

QUELQUE CHOSE DE BEAU

Un mois plus tard. Gueule de bois carabinée au réveil de midi, S.O.S. gueulard dans le cerveau. J'essayais d'y sembler sourd. En prime, dans les courants d'air de la nuit, une de mes amygdales, la gauche, s'était gonflée à bloc. Ça me faisait comme un cure-dents cassé dans le coin de la gorge. Il me la récurait jusque dans l'oreille.

En versant le café je vis mes mains trembler... Ah la belle affaire, c'est finalement l'alcool qui me flinguerait ! Qu'importe, mon avenir se maintenait, dès lors que mes mains, même vibrantes et vrillées, parvenaient à frapper encore sur les touches du clavier. Fallait faire un test... Je me suis installé devant mon ordi et j'ai torché un poème appelé "la gueule en S.O.S". Le titre était pas mal, le reste très mauvais.

Mon fils me manquait... Petite frimousse exceptionnelle et intelligente. Son sourire plein de vie, ses yeux, saphirs bleus teintés de joie innocente, sa peau de soie, son parfum d'es-poir... J'ai commencé à écrire un de nos souvenirs, ici, au bord de la plage, lorsque les vagues jouaient à le poursuivre. Et lui, son rire, plus chaud que le sable... Ou au coucher, avant, quand il me demandait de lui lire le Petit Prince, le "Pecrince", ou moi, allongé près de lui, faisant danser mes doigts dans la nuit, vagues mouvements, de temps en temps fermer le poing, puis l'ouvrir tout en grand, comète craquelée, "Prrrrschhhh.." Son visage tout en lumière, suçotant ses petits doigts... Mille milliards de constellations dorées... On se sent supérieur aux dieux quand on est Papa...

Ça m'a collé le blues ces souvenirs... J'ai troqué mon café pour une bière. Ouais... je sais... boire n'est pas une solution c'est ça ? Ne pas boire non plus. Quand t'es un flippé, t'es un flippé. Y'a rien qui peut arranger ça. C'est pas si simple tu sais, et y'a autre chose... Boire c'est... Comment dire ?

C'est pas des mots tout ça... Ça te choppe et puis c'est tout... Cet état... Il te compresse, t'accapare et te fracasse de partout, gratuit, et tu peux plus bouger et il te lâche plus, trop de force et trop de pression. Et il te donne à voir, ce dans quoi l'on vit... T'en es là à éclater de l'intérieur tellement c'est sombre. T'en trembles jusque dans les veines. Je peux pas mieux dire, difficile, faut être Baudelaire pour dire ça, et je suis pas Baudelaire...

*J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau...*

Rien n'égale en longueur les boituses journées...

L'alcool allège un peu ça, la poésie le libère... Un temps.

C'est difficile d'écrire sur son gosse. Tu tombes vite dans le cul-cul gnangnan. Peu de gens ont réussi à trouver le biais pour être touchant, intime, sans faire de la guimauve. Renaud si, un peu. À part lui j'en vois pas beaucoup... Écrire sur une femme est beaucoup plus facile, surtout si c'est une crasse. Mais l'amour n'est pas le même, y'a de la hiérarchie.

Les tremblements avaient un peu cessé lorsque le téléphone s'est mis à sonner. Jules. Il avait du nouveau et voulait qu'on se voit. Moi et mon âme chienne n'avions aucune envie de nous mêler au zoo humain, surtout un vendredi soir, les gens y sont encore plus bêtes que le reste de la semaine. Ils vont fêter, tout contents, l'abolition de leur esclavage hebdomadaire. Lundi ils réenfileront les chaînes. Pour l'heure, ils joueront les anoblis, à jouir de se faire servir par d'autres enchaînés, payés à la pierre, les méprisant, de plus en plus lourds au fil des verres bus. Remarque, d'ici peu, si l'écriture ne donnait rien, j'allais devoir faire comme eux...

— Ok Jules, à ce soir au Pueblo. Je raccrochais.

Avant de connaître le Toit – et de flasher sur Mareva – on peut dire que le Pueblo était mon QG. D'aucuns diraient que ce n'était pas toujours bien fréquenté... En tout cas c'est ici qu'on pouvait venir quand plus personne ne nous acceptait. Lors des nuits sales. On y était accueilli à bras ouverts, tel quel, dans nos odeurs fortes et nos pantalons troués. J'y ai connu quelques filles assez cinglées là-bas... D'ailleurs, passée une heure, toutes les filles qui y allaient seules étaient cinglées. Sans doute que nous l'étions aussi... Bref, un endroit serein et authentique le Pueblo. Il y était possible de se faire caresser la bite sous le fut' tout en restant au comptoir, et de sniffer de la coke dans les chiottes aussi, parfois. Mais je vous parle là des heures les plus avancées de la nuit... Par sa décoration, tout de bric et de vrac, ce bar avait un tel cachet que n'importe qui y entrant s'y sentait bien.

Jules m'attendait à l'extérieur, en compagnie d'un créole d'une quarantaine d'années. Si j'étais fringué comme l'as de pique, ces deux s'étaient pacsés avec le roi de cœur.

— Salut Marc. Je te présente Manu Rivière.

Serrage de mains, salut enchanté. Alors c'était lui le fameux acteur peï ? D'accord. Il avait l'air sympathique... Nous sommes entrés nous installer à une table haute. D'un signe de tête souriant, je saluais la serveuse au loin. Elle semblait occupée, elle viendrait plus tard... La réunion entre couilles pouvait commencer. Il suffisait de poser deux secondes les yeux sur le visage de Jules pour capter qu'il jubilait. Il était tout heureux, tout brillant, lustré, des pompes au crâne, en passant par les dents. Même ses yeux luisaient, un regard d'enfant au matin de Noël. Y'avait de la bonne nouvelle dans l'air...

— Manu est d'accord pour faire le film, lança-t-il sans tarder.

Je m'en étais douté... Ouais, dit l'acteur, j'adore ton scénario. Merci.

— T'as une écriture incroyable. Il y a une sorte d'urgence Baudelairienne dans ton histoire.

— Rien que ça ?! Vous voulez boire quoi ?

Prendre leur commande me permit une brève esquivé au comptoir.

— Salut ma belle, il me faudrait deux pressions et pour moi comme d'hab' s'il te...

Gaétane, la serveuse, me coupa la chique d'un geste immense. Mieux que tous les Baudelaire ou les Bukowski ! De la balistique ! Un pur acte divin : Elle sortit de sous le comptoir un verre de tequila-schweppes comme je les aime et me le posa directement dans la main... Tout fait, tout prêt. Rien que pour connaître ça une fois, ça valait la peine de vivre.

— Joli ! Quelle aisancialité ! On se marie quand ?

— Arrête de dire des bêtises et retourne t'asseoir avec les deux dégaines de maqu'reaux, je leur amène les bières.

Tel un aventurier de L'Arche, je retournais à ma table, l'air conquérant. Leurs bières arrivèrent dans la foulée. Nous trinquâmes à des bêtises. Les deux zigotos parlèrent argent, délais, contrat, et de tout un tas d'autres trucs chiants. Ça m'allait, je sirotais mon verre peinard.

— Vu que Manu vient dans le film, on va toucher assez d'argent pour tourner un long métrage.

Je savais bien que j'allais me faire niquer... Plus ! Toujours plus, et encore plus ! Mon histoire était parfaite en l'état : simple, courte, sobre, efficace. Mais non, il fallait encore en broder des tartines autour pour correspondre aux formats ! Regards fixés sur moi. On attend que je l'ouvre...

— Tu veux que je fasse un scénario plus long ?

Plus con comme question tu meurs. Je redevenais un con qui erre... L'effet de surprise sans doute, et la gueule de bois. Quant au cure-dents dans mon amygdale, il s'était barré, et elle désenflait tranquille...

— Ouais.

— Et l'histoire je la commence avant ou après celle-là ?

— Comme tu veux, c'est toi l'écrivain.

— Ben si c'était comme je voulais, on resterait sur un court. Je la trouve très bien comme ça. Après, si tu veux, tu peux prendre quelqu'un d'autre pour l'écrire. J'ai ma nouvelle, t'as ton film, la partie du scénario que je t'ai faite c'est cadeau. Ça me va.

Manu sauta sur son siège. À croire que la bière lui faisait hoqueter le cul.

— Non mec, il FAUT que ce soit toi qui l'écrives. T'as su à merveille capter l'énergie de l'île et lui donner corps avec ton histoire, sans que ça fasse carte postale touristique ou re-portage sur les éternelles communautés qu'il y a ici. Avec Jules on veut tourner un grand film à la Réunion, et avec ton talent d'écriture, on aura l'histoire qu'il faut pour ça...

Pas sûr que mon estomac tienne le choc longtemps avec tant de compliments... Je finis mon verre d'une traite et en commandais un autre. Je n'osais pas le dire, mais mon degré d'inventivité frisait le zéro en ce moment. Et piocher dans ma vie perso pour construire l'histoire, je n'étais pas certain que ça donne quelque chose de très sympa à porter à l'écran. J'imaginai même plutôt le contraire...

— Bon ok les autochtones, je vais vous l'écrire votre scénar'. Mais à une seule condition, c'est que ce soit vous qui payiez la note ce soir. J'ai soif et j'suis fauché.

Manu se marra.

— Mec, si le film marche, je peux te garantir que tu pourras définitivement bannir ce mot-là de ton vocabulaire.

— J'ai soif ?

— Hahaha, non, l'autre.

— On verra. J'aime pas tirer des plans sur la comète... Ça évite les sanctions ablatives et de blablater du vent.

Les promesses ratées, ça fait trop transpirer sous la langue, et inonde l'âme de regrets.

— Je comprends... C'est pas faux... Et tu as d'autres écrits ? J'ai des relations dans le monde de l'édition, je peux parler de toi si tu veux. Un potentiel pareil c'est con de le planter..

Je me suis contenté de secouer la tête en vertical. Trop de gentillesse tue le sens de la réalité, fallait balayer ça. Certains diront que je suis parano... ou que je ne sais pas saisir les opportunités. C'est sans doute vrai dans les deux cas. Je suis convaincu que la vie marche par moments clefs qu'il ne faut pas rater, que ce soit en amitié, en amour ou professionnellement. Je vous laisse imaginer ma mise en pratique pour en être arrivé-là... Le don gratuit et le coup de pouce sans arrières pensées, j'y crois moyen. Je ne pense pas avoir jamais rencontré quelqu'un dont le mobile de ses actes était purement altruiste. On y cherche toujours son compte quelque part...

Là-dessus le téléphone de Manu a sonné. Un message. Sa lecture lui a fait afficher un très beau sourire sous sa courte barbe. J'imaginai une fille là-dessous...

— J'ai une bonne nouvelle Messieurs...

Encore ? Décidément. Ça commençait à faire beaucoup. Gaétane risquait de faire plus d'allers-retours que prévu...

— Je connais une actrice dont la carrière a décollé grâce à des super productions. Maintenant c'est une immense star d'Hollywood. Y'a environ un an elle m'avait parlé de son désir de tourner des films plus "intimes", elle en avait un peu marre des rôles sans épaisseur. En lisant le scénario, j'ai tout de suite pensé à elle pour le premier rôle féminin, celui de Julie, alors je me suis permis de lui envoyer le script...

Il disait ça trrrrrèèèèssss lentement l'acteur. Histoire qu'on prenne bien note de ce qui était en train de se passer. Jules en avait les yeux qui tombaient d'attente. Moi, content d'avoir trouvé qu'il s'agissait d'une

filles, je visualisais la bimbo américaine, tout en poumons et en bouche à l'hélium... Dire que je m'étais déjà bidouillé un scénario où il n'y avait pas tant de place que ça pour un personnage féminin... dans l'os ! Décidemment ma pauvre Julie, ta réalité aura été bien fictive...

— ... et elle a adoré. Elle veut absolument jouer ce rôle, même pour presque rien.

Je me suis demandé à quoi ça pouvait ressembler un chèque de "presque rien" pour une star d'Hollywood.

— C'est qui cette fille ?

Il a fait traîner le truc... Une très grande maîtrise du suspens le Manu. Un peu trop à mon goût. Même fan, je trouvais que les Hitchcock avaient un peu vieilli... Finalement, entre les dents, son sourire toujours à l'affiche, il balança le nom.

— Lola Kriswart.

Inconnue au bataillon pour moi. Mais Jules en renversa sa chaise d'un bond, fracas énorme, tout le monde calmé dans le bar. On avait à peine dit son nom à la star que déjà elle foutait le bordel ! Et l'autre qui se mettait à gueuler :

— Lola Kriswart ?!! La fille de *Twice Light* ?!! Tu te fous de moi Manu ?

— Tu veux lire le message ?

Il l'a lu... Tu m'étonnes que c'était une star la meuf, rien que le titre de son film "*Twice Light*", "*Deux fois la lumière*", tu fais difficilement plus ridicule. Ça vaut pas "*Pied nus sur les limaces*" mais y'avait du niveau quand même... Qu'est-ce que ça voulait dire au juste ? Pas grand-chose, sauf peut-être pour une histoire religieuse, ou un truc dans l'espace, et encore. Bref ! Si tout ça tournait à la mauvaise blague, Jules était pas mal non plus, à traverser le plafond des yeux, les bras en croix. Il aurait pu faire acteur aussi... Et Manu le regardait, amusé de l'avoir mis dans tous ses états.

— Je vais diriger Manu Rivière et Lola Kriswart ! Putain ! Mon Dieu que c'est beau ! Enfin un vrai film ! Après toutes ces pubs et ces documentaires sans argent ! Merci Bondié ! Que c'est beau ! Que c'est beau !

J'aurais bien participé à la joie collective, mais apparemment une donnée m'échappait. Au départ, j'avais écrit une petite nouvelle sans prétention sur une baise de week-end, et voilà qu'en moins d'une heure je me retrouvais à devoir écrire un film dans lequel jouerait une extraterrestre Hollywoodienne... J'imagine que certains seraient aussi excités que Jules... Moi, je pensais à mon canapé et à ma vaisselle qui, depuis quatre jours, dégueulait de l'évier.

REMEMBER CORINNE VIOLONCELLE

Après trois semaines passées dessus, fini, j'expédiais le scénario à Jules. À lui de voir maintenant... Dans ces pages : de quoi capturer en bobines environ deux heures d'intense. Enfin... selon les critères qu'il m'avait laissés, à savoir qu'une page écrite représentait une minute d'images. Mais comme le dirait Einstein, tout ça c'est très relatif... Comme cette scène d'amour sous la douche par exemple. Elle devait durer le temps d'un blues. Soit cinq minutes et des poussières à se perdre dans l'immense reprise d'*Take Care Of You*. Un triste érotisme enrobé du chant diamanté de brume de Beth Hart, consolé par la guitare bleue Bonamassienne. Tragiquement sublime ! J'allais cependant pas me taper d'écrire cinq pages de baise. Déjà, pas envie de m'exciter à blanc, mon poignet me faisait mal. Ensuite, ça poinçonne toujours le cœur d'écrire l'amour, surtout quand on le vit pas. On s'imprègne d'un truc qui nous manque quand il se détache. Ça peut rendre mal... Alors, j'ai gravé quinze pauvres lignes, ajoutant en italique : *que les acteurs se démerdent mais leur tringle doit durer cinq minutes, avec des préliminaires c'est largement jouable*. Un peu violent, certes, surtout pour une scène devant être jouée dans la tendresse et la bonne humeur de l'Idéal Socialiste. C'était inconsciemment fait exprès je crois... Dans l'ensemble, c'était une bonne histoire, j'espérais que les acteurs n'allaient pas la mutiler en distorsionnant le ton. C'est tout le problème avec eux...

Pour capter l'essence, il m'a fallu replonger dans ma seule histoire d'amour qui ait vraiment valu la peine. La dernière... avec Corinne. Ça m'a dézingué la foi. On est toujours trop pauvre en mots pour décrire des trucs pareils... Guitry l'avait vu net : le plus triste ce n'est pas un bon ou un mauvais souvenir, le plus triste c'est de ne pas oublier.

Elle m'a pris, alors j'ai aimé comme j'ai pu. Ça dura pas bien longtemps... Je me souviens, en temps de pluie, la maison fuyait. Et notre amour... tout comme. L'aigreur s'infiltrait, sournoise, par la moindre de nos failles. Les cœurs s'alignaient au temps : humide, glacé. Toutes ces incompréhensions... ces mépris... cette haine. Et la vérité au milieu de tout ça... un gouffre sans nom la vérité, condamnée par les jugements et une certaine idée de la justice. Celle du groupe des "gentils".

Je vais leur écrire un livre, moi, aux ronflants ! Ils en seront tout étonnés. Puis ils voudront me tuer. Mais ils n'auront pas fini d'apprendre. Parce que j'aurais harmonisé toute ma haine. Une haine bien plus parfaite que leur bonne conduite.

Pour la prochaine, je préfèrerai une femme qui se taise, une muette au parfait, ça évitera qu'elle mente. Et elle pourrait pas gueuler non plus, ni balancer des secrets en douce ou des saloperies. Comme tous ces autres... Tous ces couples dans les rues, dans les jardins, les salons, dans les lits, à se gueuler dessus toute la putain de journée. À se flinguer à pas savoir s'aimer. Mots de reproches, de rabaissement, d'humiliation. C'est une arme parfaite les mots parlés, ça tue en dedans, on saigne en dedans, ça n'attire pas les flics.

Moi, je m'étais dit que je pourrais bien vivre cent ans avec une fille, à lui parler doux. Des compliments et des affections plein la bouche et le corps. Mais, il faudrait qu'elle ait saisi mon cœur pour ça... Et ce n'est qu'un tas de cendres mon cœur. Les "gentils" y ont foutu le feu. Alors, elle devrait être bien patiente, et gentille, et délicate pour le ramasser, poudre à poudre, avec ses petits doigts légers. Et elle verrait à quel point il était beau, avant. Et tout ce que la vie a fait...

Et elle éternuerait... Et ce serait fini.

Je n'y compte plus... plus maintenant. Y'a un siècle j'dis pas, mais plus là, non. L'instantané du présent, l'ici et maintenant, l'abondance des plans cul, les "correspond aux critères sinon y'a mieux ailleurs", ça décale de la bonté qu'il faut pour récolter la cendre. Il n'est plus instantané mon amour, même si mon cœur est soluble. C'est sa seule différence avec un mauvais café. Parce qu'il est noir, noir amer d'avoir trop aimé, en tout, en fou, en vrac. Faut aimer net et de façon bien classée maintenant ! Bien ranger dans des tiroirs les foutoirs de l'émotion. À trop aimer en bordel, on se retrouve en bordel.

Le couple, trois fois, réellement, j'ai pratiqué. Trois fois ça s'est cassé. Quant à la mise en ménage, elle n'est arrivée qu'une fois. Corinne encore, toujours. Davantage bulldozer que poétesse de la Grèce ancienne. Elle avait été mariée, je n'y connaissais rien. Pas eu beaucoup le temps d'apprendre ce que ça voulait dire "vivre ensemble". L'invitation au voyage des raclures, en revanche, je connais...

Tomber amoureux, avoir une maison, faire des gosses, un petit jardin, peut-être un chien, pas trop d'ulcères ou de disputes, vivre et vieillir ensemble, tout en sachant comment entretenir sa libido une fois les nichons craquelés, dégringolés, et nous devenus gras du bide, angoisser pour savoir qui enterrerait l'autre, pouvoir enfin profiter seul du canapé, puis attendre que la mort fauche notre solitude, dans une maison puante le vieux, maintenu par des souvenirs que l'on est désormais seul à posséder, projection bien banale et régressive de toute une population !

C'est le rêve de beaucoup de gens... Le mien aussi... Avant. Je crois qu'il est là le fond du problème : Un rêve, c'est fourni en quantité limitée. Si y'a trop de gens qui prennent le même, y'en a plus assez pour les autres, les plus pauvres, ceux qui se perdent un peu dans les galeries de la vie. Et quand ils arrivent y'a plus de rêve en stock. Tout se barre... Du coup, je prends des rêves dont personne ne veut, je me dis que j'aurai une chance d'y avoir droit. Principe d'offre et de demande de notre époque non ? Même les rêves sont devenus libéraux ! Quelle facilité ! On verra bien... si je deviens la rock star de l'écriture, c'est que je suis pas trop mal dans mes théories foireuses...

Sandwiches au pain de mie, fromage, charcuterie. Rien bouffé d'autre pendant ces semaines. Plus les litres de bières en pack, et sans oublier le whisky, pas étonnante cette chiasse carabinée que je me tape depuis quinze jours ! Pas le genre liquide, le genre glaireux tu vois, une sombre gelée molle. Plus les douleurs au moral... Bref ! Je me suis souvent demandé ce que ça voulait dire "aller bien", et comment faire surtout, une fois que l'on a touché le fond des hommes, qu'on trouve inutile et stérile toute idée d'ambition, de projection ou de développement ? Comment on fait pour aller bien ? Pour le coup, j'allais mal.

Je me suis lavé, rasé, changé et j'ai foncé en ville... Après cette période d'ermitage, j'avais besoin de me confronter à mes semblables, mais pas trop violemment. Exit les copains donc, et direction le Pueblo.

Il y avait déjà un peu de monde mais ça allait. Avec ma tequila habituelle j'ai commandé des tapas de petits poissons frits. De l'éperlan. Craquant, gras, très salé, pas mauvais.

— T'as une sale gueule.

— Merci Gaétane. Toi aussi t'as grossi.

— Connard ! T'as vu ce qui s'est passé hier en Métropole ?

— On était quel jour hier ?

— Le 14 juillet. Putain mais t'es vraiment déconnecté toi !

— Ouais. Et alors ? Ils se sont décidés à passer le gouvernement à la guillotine ?

— Non. Un nouvel attentat. Un camion a foncé sur la foule. Plus de 80 morts.

— Ah ouais...

Nous sommes restés silencieux, face à face, elle essuyant les verres, moi les vidant. Et puis je l'ai entendue murmurer quelque chose, une phrase toute faite : « Le monde est une vallée de larmes ». C'était mignon, mais stupide. Si on en était arrivés là, c'est qu'avant tout le monde était une vallée de merde.

Gaétane m'a laissé tranquille et s'est affairée à son boulot. Je l'ai regardée passer... Tout de même, elle était bien jolie la serveuse, avec sa voix du sud et ses yeux qui tiraient des soleils. Et puis pas vilaine des jambes, qu'elle montrait nues, souvent. Dans ses déhanchés, y'avait de quoi déglisser bien des bons gars. J'étais certain que c'était les autres qu'elle aimait. Ceux qu'ont d'la gueule à plus savoir où la placer, les biens confortables de la thune, les "à l'aise", les blablateurs du néant, corps solide, voiture bruyante, roulements d'épaules, dents blanches, culture rugby, ou foot, ou les deux, culture sport en général, pas littéraire, tant mieux, ça veut rien dire et rien faire un littéraire. Ça faisait bien l'affaire d'un gars comme moi ces goûts-là ! Mais je me surprénais quand même... La regarder circuler dans le bar, l'allure fière, la jupe et le menton hauts, ça m'avait ferré. Et j'en imaginais des concerts de mots... et de sexe... et de tout le reste. J'en consommais des verres, pour y rester devant ce spectacle, sans avoir les tripes d'en faire partie. T'as une fille comme elle à la bague, t'es tranquille après ça, ta barbe peut puer le rance. Faut juste accepter les amants, ou renouveler les aimants. Pas le même effort... Pas la même sentence...

Le bar se remplissait... Pas mal de jeunes femmes, l'ambiance changea. L'ambiance change toujours dès qu'il y a des femmes. Tournant le dos à la vie tout en nageant dedans, je me concentrais sur le comptoir, et cette immense scolopendre noyée dans une jarre de rhum. Juste du folklore, ça n'avait plus aucun goût. Moi-même j'avais participé deux fois à la vidange, et ce n'était déjà que rhum pur.

Je parvenais à peine à retrouver un semblant d'humanité quand ce qui devait arriver arriva, un mec s'installa près de moi, commanda une bière, et se mit à faire la causette. C'est toujours la même chose. Pourquoi, parce qu'on est seul, certaines personnes nous croient disponible ? Et encore, j'ai la chance de ne pas être une belle femme.

— Salut.

— 'lut.

— Ça va bien ?

— Pas sûr que ça dure.

— Tu bois quoi ?

— Un verre.

— Un verre de quoi ?

— D'alcool.

Ça dura cinq minutes comme ça... N'importe qui aurait compris mon absence de désir d'être agréable ou de faire la conversation. Mais pas lui non, pas lui. Un fâcheux dirait Molière, un casse-couilles, un raseur.

Heureusement pour moi et tant pis pour elle, lorsque Gaétane revint me faire le plein de cirrhose, le fâcheux me lâcha pour mieux l'accrocher.

— Eh miss, t'as vu un peu les attentats ? Franchement, il attend quoi le gouvernement pour les foutre tous dehors et leur bombarder la gueule à ces putains d'arabes ?

Vous avez compris, y'avait du niveau. Moi, pas expert en géopolitique, je me disais tout de même que ça faisait bien trente ans qu'on lui bombardait la gueule au Moyen Orient et, bizarrement, ça faisait trente ans que la menace islamiste existait. Faut croire qu'ils en ont eu ras la casquette pour se rebiffer comme ça. Après, c'est quand même bien des tarés. Mais l'Islam a le droit d'avoir sa période d'inquisition et de croisade, chacun son tour. Je dis ça, je dis rien. Mais peut-être qu'à un moment donné faudrait essayer de ranger sa testostérone et ses missiles et entamer des négociations. Sois proche de tes ennemis en quelque sorte. Pas mal de gens l'ont oublié mais, fut un temps, la diplomatie était un des gros points forts de la France. Mais ça devait l'arranger le gouvernement, tous ces massacres. La peur du peuple, ça donne du pouvoir, ça permet des diversions : plus de sécurité, plus de contrôle, moins de liberté. Puis c'était pas leurs gosses aux encravatés qui se faisaient massacrer, en France ou ailleurs. Non, leurs gosses à eux, c'était les entrepreneurs et les marchands d'armes pour qui les autres servaient de chair à canon. Bref ! Mais ce gars-là à ma droite, non seulement il disait que de la merde, mais en plus il y croyait et la disait

bien fort. Comme si monter le volume allait le rendre plus intelligent... J'ai pas pu m'empêcher de soupirer, les yeux dans mon verre. Le type s'est tourné vers moi.

— T'es pas d'accord avec moi mec ? Faut qu'on continue à se laisser faire ?

— Comme le dirait le philosophe Fox Mulder : affirme ce que tu ignores et ton ignorance aura toutes les apparences de la vérité.

— Ah ? Je le connais pas lui... Il est allemand ? Et ça veut dire quoi ?

— Que si ta sœur était ta tante et que ta mère épousait ton oncle tu deviendrais ton grand père.

— HEIN ?

Gaétane pouffa un rire muselé. Le gars enchaîna avec un discours totalement absurde sur le croisement génétique. Si je lui avais balancé connaître une femme à deux chattes, je suis certain qu'il m'aurait trouvé une théorie.

— Tu crois en Dieu toi ?

— Pas besoin, je lis des livres.

Dieu... J'ai beaucoup de mal avec Lui. Je trouve ça pratique. Tu fais toutes les saloperies du monde, et tu Lui fous tout sur le dos. "C'est la volonté de Dieu" après tout... Puis un mec qui torche des livres écrits à la truelle, et qui me dit à moi comment je dois mener ma vie pour être heureux et préserver mon âme, je m'en méfie... Un écrivain aussi médiocre, il a aucun ordre à me donner. Tu parcours deux minutes le bouquin de tous les bigots, celui des youpins, des papistes ou des mousselines, tu piges tout de suite que ça avait été écrit par un gros lourd. Même si j'ai une sympathie pour les juifs, c'est une religion d'écrivain. Dieu a écrit un livre, et il en a fait le monde... Vu la gueule du monde t'as compris qu'au niveau du style c'était pas Proust le keum... Dernier truc et puis après j'arrête. Il est de notoriété publique que parler à Dieu c'est prier. En revanche, croire que Dieu nous parle, ça s'appelle de la schizophrénie... On a même la Jeannette qui a fini en barbeuk pour ça. Alors que Dieu aille se faire foutre, j'aime les échanges.

Pour en revenir à notre fâcheux facho, il s'est mis à parler de ses gosses. Quand on en arrive là, c'est qu'il n'y a plus rien d'intéressant à dire. Prochaine étape, il causera du dernier film qu'il est allé voir et il va se casser, enfin. Courage, c'était bientôt fini !

L'humanité me surprendra toujours... Pourquoi la bêtise se multiplie-t-elle si facilement ? Comment une femme pouvait-elle se laisser grimper dessus par un mec pareil ? Et avec l'envie reproductive en prime ! Il s'est cru obligé de sortir son portefeuille et de nous coller devant le pif des photos de sa petite famille. Non seulement il avait une femme, mais en plus c'était une bombe atomique. Je commandais un autre verre pour faire passer la pilule. Je n'ai jamais été le genre de mec qui garde une photo de sa meuf ou de son gosse dans son portefeuille. Est-ce que ça fait de moi un mec minable ? Parce que je ne leur rends pas cette espèce d'hommage ? À quoi bon avoir des photos si tu les as tous les jours près de toi ? Et quand tu ne les as plus, à quoi bon avoir des photos, si ce n'est pour rouvrir les plaies ? J'ai l'appui de ma mémoire, ça suffit comme ça. Le voir si heureux avec ses mômes, ça m'a monté l'aigreur au plus haut. J'avais envie de vengeance, version Nietzsche. À la moindre ouverture verbale, je me le dégommais...

Pas avare de verve, et après avoir vanté sa génétique, il m'a vite ouvert la porte. Il a raconté comment sa femme et lui formaient un couple libre. Bel oxymore ! Il pouvait vadrouiller qu'il disait, coucher avec qui il voulait, quand il voulait. Après avoir zyeuté la population du bar, il s'est tourné vers moi, l'œil complice.

— Bon je vais aller chercher des capotes, y a de jolies filles ce soir...

— Tu sais, rien que ta tronche, c'est déjà une sacrée protection.

Cette fois, elle a pas pu le retenir son éclat de rire la serveuse. Finalement elle n'aimait peut-être pas tant que ça les va-de-la-gueule. Avais-je mes chances ? J'espérais qu'à force de la faire marrer, elle me paierait un verre... Serveuse qui rit paie son demi ?

— Eh mec, le prends pas comme ça. Tu sais, si on s'est rencontré y'a une raison. Les énergies de l'univers sont comme ça. Personne ne croise le chemin d'un autre homme par hasard mon frère.

— Ah... Et toi, "Mon frère" à part pour me casser les couilles et me faire entendre tes salades, t'es venu pour quoi exactement ?

Ras la casquette du bonhomme. Mon côté connard a tendance à se décupler face aux belles paroles. Bien que Français, je ne suis pas diplomate, trop de boulot. Avant je dis pas... mais c'était avant. Et quand la tension monte, comme je suis con, je désamorce rarement. Au mieux je me tire, mais mon verre était plein. Alors bien sûr le mec a commencé à s'énerver, donc à monter le son, aboyeur. Moi je tenais déjà mon verre, près à lui envoyer dans la tronche. Je ne suis pas un héros, ni un bagarreur. Je ne suis qu'un mec fait de mort, de lucidité et d'angoisses, des ennemis que l'on ne peut ni vaincre, ni fuir. Je crois que c'est ça, au fond, qu'il avait saisi Louis...

— Tu devrais sortir aller t'acheter tes capotes et passer une bonne soirée mec. Ça vaut pas le coup qu'un de nous deux finisse à l'hôpital ce soir.

— PARCE QUE TU CROIS QUE C'EST MOI QUI VAIS Y ALLER ?

— Je sais pas, et je m'en fous. Mais décide-toi vite, je commence à m'ennuyer.

Je repensais à cette phrase que j'avais entendue je sais plus où : l'homme qui creuse un trou risque toujours de tomber dedans. Je me demandais exactement où j'en étais par rapport au trou ? Mon instinct de survie était-il aussi léger que de la cendre ?

Il gueulait et m'insultait toujours, mais ne voulait pas bouger. Gaétane finit par le calmer et le foutre dehors. De retour au bar, elle poussa un long soupir d'agacement.

— Désolé dis-je.

— Oh, c'est pas grave. Ça faisait une heure qu'il nous gonflait. Mais t'y es pas allé avec le dos de la cuillère. Tu sais, il voulait juste parler et un peu de compagnie.

— Ouais... Je sais...

— Et puis tu m'as fait flipper, tu avais un regard bizarre, comme si tu voulais le tuer.

— Ben entre nous je crois que je l'aurais fait... Peut-être.

Nouveau silence.

— Tu reveux un verre ?

— Ouais. La même chose s'il te plait.

À ce moment mon téléphone a bipé. Un message de Jules. « Salut. Je viens de recevoir ton scénario par mail. T'as fait vite, beau boulot ! Je l'envoie aussi à Manu. Je te tiens au courant. Bonne soirée. »

— Une bonne nouvelle ? me demanda Gaétane.

J'haussais les épaules. Je ne savais plus très bien. J'ai pris le temps de déglutir mon verre avant de répondre. Le goût salé de la teq' faisait son effet.

— Je te dirai ça dans quelques mois...

SI DIEU EXISTE,
J'ESPÈRE QU'IL N'A PAS TROP HONTE

Le soir suivant je me rendis au Toit. En bon polygame des troquets, j'alternais, histoire de pas faire de jaloux. J'étais comme un mec aimant deux femmes, incapable de choisir mon endroit préféré. Chacun m'apportait ce que l'autre ne pouvait donner. Le Toit, c'était le côté bon enfant, festif, lumineux, où la bière coulait par pinte. Le Pueblo, lui, possédait l'intime, le sombre, un brin électrique, bon pour les coups de tequila. À eux deux, c'était le bar parfait.

Avec Éric, le patron, nous discussions décoration. Il cherchait de nouvelles idées pour embellir le lieu. Du peaufinage quoi ! Maintenant qu'il avait un peu d'oseille dans sa trésorerie, il voulait remplacer certaines tables et quelques chaises. Elles trouveraient davantage leur place dans une école que dans un bar spectacle.

On parlait donc un peu chiffon, entre mecs, lorsque mon téléphone s'est mis à sonner. C'était Bébert, un de mes super potes de lycée. Le seul qui me restait de cette époque de toute façon... Je décrochais, ravi.

— Hé résidu de capote, comment tu vas ? Ça me fait plaisir de t'entendre ! T'as la forme ?

— Haha, toujours des vanes aussi pourries mec ! Si tu continues comme ça tu vas te faire éditer par Fluide Glacial.

— C'est le but même de mon existence. Alors comment tu vas toi ? Ta petite famille va bien ?

— Ça va tranquillement. Boulot, marmot, dodo, tu connais la musique.

— Je l'ai entendue, mais tu sais que je l'ai pas pratiquée longtemps.

— Ouais. Dis, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

— Tu viens me rendre visite ?

— Non. Malo est morte.

On va se calmer. Tout de suite. Tous. Plus de son, plus d'image, la bulle... Plus rien n'entre et plus rien ne sort. Ma pinte se vide cul sec. D'un doigt, je demande à Éric de refaire le plein.

— T'es toujours là Marc ?

— Ouais. Pardon je... Il s'est passé quoi ?

— Elle était à Nice le 14. Elle fait partie des victimes renversées par le camion. Elle était avec son petit ami quand...

Le reste de la conversation s'éloigne... La marée sombre des souvenirs m'embrasse. Malo... Morte. Mon premier amour. Un amour pur, intense et étouffant. Un amour de lycéen anxieux. La première muse de mes poèmes. Ma première lectrice. Des carnets entiers sont noircis d'elle. Ça s'était mal fini, l'alcool et l'herbe rendent fous, elle avait coupé contact. Je n'ai jamais réussi à l'oublier. Je grave en moi le souvenir des femmes qui ont compté, c'est ma tragédie personnelle.

Bébert a encore un peu parlé, puis j'ai raccroché. J'ai fait un sort à ma seconde pinte. Éric a vu ma gueule.

— Ça va ? Mauvaise nouvelle ?

— Pas terrible. Sers-moi à boire s'te plait.

Je voulais pas en parler. J'aurais montré de laids motifs et j'aime pas ça. C'est à cause de l'émotionnel que les gens m'ont niqué. La loi aussi d'ailleurs... Alors armure. Paraître presque normal. Fondre bruyamment de l'intérieur. Un volcan sans éruption. Malo... Petit bout de femme aux cheveux paille, les lèvres fines et le nez dansant. Les yeux pleins d'une malice fuyante, doux et arrogants de gaieté. Elle n'avait même pas trente ans... La vie est une pute ! Je n'arrivais même pas à être en colère tellement c'était le trou béant. Malo... J'ai le cœur déchiré de penser à toi. Putain de Dieu !

J'ai picolé comme un trou à ne plus savoir où j'habitais. Et, bien qu'il fut encore tôt, je me suis tiré. Engouffré dans la nuit, titubant, j'ai descendu la rue, direction la mer. Si je n'avais pas dans l'idée de m'y noyer, en tout cas, j'avais dans l'idée de m'y oublier. Trois ombres s'avancèrent vers moi... L'une d'elle m'a interpellé.

— Mais je le connais ce gars. Tu vas bien ?

— Qu'est-ce t'en as à foutre, t'es médecin ?

— Haha ! Non mais je vais te soigner.

C'était le même mec qu'hier, au Pueblo, accompagné de deux de ses copains. Il ne s'arrêtait pas simplement pour me demander l'heure, il tenait sa vengeance. Moi, foutu d'avance, j'essayais de ne pas trop tituber.

— Ouah ! T'as l'air d'en tenir une bonne !

— Avec ce que t'as entre les jambes, c'est une sensation que tu connaîtras jamais.

— Tu la ramènes vachement pour un mec qui va se faire tabasser.

— Pfff... Écoute Ducon, si tu fermes ta gueule et te mettais au boulot ? T'as la queue raide parce que t'es avec tes deux copines, alors profite-en. Mais si tu veux cogner, épargne-moi ta mauvaise haleine, ma soirée est déjà assez sordide.

Le fanfaron s'est jeté sur moi. J'eus à peine le temps de l'intercepter d'un shoot aux valseuses. Ses deux potes me tenaient déjà les bras. Ils m'entraînèrent sur une placette, pas loin, à l'abri des regards, dans l'ombre. L'entrejambe en feu, notre héros s'avança de nouveau. J'envolais les pieds, histoire de le tenir à distance. En vain. Trop d'alcool. Son crochet percuta mon foie. Mes jambes cédèrent sous le choc, ce salaud cognait dur ! Mais moins dur que la tristesse de la perte de Malo. Je pris un coup au visage, puis un autre. Je voyais les étoiles, sentis le goût du sang dans ma bouche. Puis il me martela le bide, plusieurs fois. Il me tabassa tant l'estomac que je lui vomis sur les godasses. Mélange de bière, de sang et de mort. Ça le mit encore plus en rogne, il doubla la violence. J'allais crever là, dans une ruelle sombre de ce caillou paumé, à dix mille kilomètres de là où j'étais né, sans avoir senti la douce odeur de Diego, sans être aimé. Les coups redoublaient. Je me sentis partir... Je partais. Malo, mon amour, j'arrive. On fumera des pétards dans l'herbe et je te lirai des poèmes, tandis que des papillons fluo voleront autour de nous. Je ferai attention cette fois... Je serai bien et tu souriras. Attends-moi mon amour, j'arrive, je suis déjà là...

Lumière blanche, draps blancs, le corps dans le pâté. La gueule tassée, compressée aux ordures. Du mal à ouvrir les yeux. Une voix d'homme à côté de moi :

— Bien dormi ?

— Je sais pas, je dormais.

— En tout cas vous avez de l'humour, c'est que ça doit aller. Vous vous rappelez comment vous êtes arrivé ici ?

— Ben, si on est au paradis, ouais, sinon je sais même pas où je suis.

— Vous êtes au CHU Sud. On vous a trouvé inconscient dans la rue. Apparemment vous avez été agressé.

Ça me revenait doucement, le temps d'arriver à ouvrir les yeux. Le médecin était un gars blanc qui avait sensiblement mon âge. Plutôt beau mec. Il devait les emballer sévère les petites infirmières, et les

homos aussi...

— Ah oui dis-je. J'ai rencontré un pylône en béton, pas très sympa. J'ai été volé ?

— Je crois que non, on a retrouvé votre téléphone et un peu de liquide sur vous. Votre "pylône" a dû être interrompu. Vous n'avez aucune fracture, seulement quelques hématomes. Un peu plus moche pendant deux ou trois semaines et ce sera passé.

— Très bien.

Je me levais pour sortir du lit. Le médecin m'interrompt.

— Attendez, y'a autre chose.

— Quoi ? Le trottoir a porté plainte parce que je suis tombé sur lui ?

— Non.

Il prit un ton solennellement grave soudain le doc'. Ça sentait la bonne nouvelle. J'étais déjà en train de m'imaginer le vol de ma fidèle ganache, il allait m'annoncer m'avoir collé la tronche de Jean-François Copé.

— Vous êtes arrivé en perdant beaucoup de sang. On a cru d'abord qu'il s'agissait d'une hémorragie interne due aux coups que vous avez pris. Comme on a rien trouvé, je vous ai fait passer un examen approfondi.

— Et...

— Vous avez 31 ans c'est exact ?

— Oui...

— C'est jeune...

— Moi ça me paraît déjà trop. Vous connaissez Brel ? Faut beaucoup de talent pour être vieux sans être adulte.

— Hum hum... Vousrotez souvent, vous avez beaucoup de gaz ?

— Ça m'arrive ouais.

— Vous êtes du genre stressé, anxieux ?

— Si mon angoisse était cotée en bourse, je crois que je serais le propriétaire de cet hôpital.

— D'accord. Vous mangez sainement ? Pas trop gras, trop sucré ou salé ?

— Je suis une vraie poubelle.

— Vous fumez beaucoup ?

— Comme une mauvaise bagnole.

— Et niveau consommation d'alcool vous en êtes où ?

— Grosso modo ? Deux bouteilles de whisky en trois jours. Plus la bière qui va autour. Mais en ce moment je suis plutôt dans ma période tequila. Si vous me disiez ce que j'ai Doc', ça irait plus vite.

— Un ulcère à l'estomac. Ce qui est TRÈS rare pour un homme de votre âge. Cependant vu ce que vous me racontez... Mais ça se soigne bien. Un traitement adapté couplé à une alimentation équilibrée et une vie saine, et vous serez tiré d'affaire. Mais dans le cas présent, si vous prenez encore un verre d'alcool, vous êtes mort.

— C'est bon, j'ai pigé. Je peux y aller maintenant ?

— Bien entendu.

Tu parles ! Il m'a encore tenu une bonne heure, histoire de me prescrire les cachetons et m'expliquer deux trois fadaïses. Je suis sorti, enfin, et j'ai pris le premier bus. Un ulcère... Bizarrement, avec Malo vissée dans le crâne, je m'en branlais. Une fois rentré chez moi, j'ai ouvert une bouteille de vin et l'ai vidée en un temps record. Je n'étais toujours pas mort. Les médecins sont des menteurs.

LES DEUX MONDES

Alors, le futur Godard, il m'a payé une bouffe, un soir, dans un restaurant que je ne connaissais pas. "Au Galant" qu'il s'appelait, tu m'étonnes que j'y aie jamais mis les pieds ! Quoique, je dis ça mais je suis de la race de ceux qui ouvrent la porte aux dames...

En foutant le pif à l'intérieur, j'ai cru avoir des suffocations d'hygiène. Tout était parfaitement clean et classe et lisse. Même une mauvaise intention pouvait pas s'accrocher aux murs. Je croyais que ce genre de resto n'existait qu'à Paris, c'est pour ça que je me tenais loin de Paris. Ma gueule de bois virait à la gerbe, je n'avais qu'une seule envie : me tirer. Mais comme le Jules m'avait fait l'honneur d'un chèque équivalent à plus d'un an d'aides sociales, ça n'aurait pas été convenable de lui jouer de l'impolitesse. Et il avait quand même été cool avec moi... Et réglo. C'est rare...

Histoire de me rehausser la combativité avant de m'engouffrer dans la salle, j'ai ciblé le comptoir à l'entrée. Le barman me gaussa tout de suite de l'œil, soupçonneux, méprisant même. Il s'en hissa de quelques centimètres sociaux. À trop se cambrer de la sorte, il risquait pas un tassement de l'ego. Gare au claquage... surtout en temps de crise.

— Vous désirez ?

— Un whisky, double et avec deux glaçons.

Sa petite bouche de fennec se fendit d'un sourire de fiente.

— Non, je veux dire...

— J'ai une réservation, respire.

— Oh ! Et à quel nom je vous prie ?

— Jules.

— Jules comment ?

— Jules pfffff... J'en sais rien. Jules mon pote.

Déjà pas du genre con vaincu, l'hipster fashionisé y croyait de moins en moins. Et comme, bien entendu, j'avais pas pris mon portable, je me voyais déjà foutu dehors... Puis y'a eu le sauvetage, cette voix venue de ma gauche.

— Jules Payet ?

Je me tournais. Une jeune femme. Jolie. Elle buvait du Get.

— Peut-être... Un créole de quarante ans, chauve avec les dents écartées.

Ma description lui fit dévier l'œil d'un demi-sourire.

— C'est lui alors je crois... Tu bosses dans le film ? Tu fais quoi ?

— Je l'ai écrit.

— Oh, c'est toi le fameux Marc Selkis ?

Fameux ? Moi ? Fameusement quoi ? Autant laisser mes épaules toussoter la réponse...

— Et toi alors ? Tu bosses sur le film aussi ?

Question débile, mais j'en avais pas d'autre. Pas si fameux finalement... Ce fut étrange la réaction de la fille, elle sourit, mais pas un sourire content. Un sourire qui gardait un secret, presque de façon amusée.

— C'est ça, je bosse sur le film...

— Et tu vas faire quoi ?

Sa bouche s'agrandit, et le mystère avec... Saupoudrée d'un zeste de moquerie fine. Et elle, plongeant ses yeux dans le jade de son Get :

— L'actrice.

— Ok... Quel rôle ?

Elle se redressa soudain. Comme prier par un vent de travers, mes mots, dans un hoquet lent, furent aspirés par sa bouche boudeuse... Même si ses yeux froncés tiraient encore quelques rires, le message était clair : « T'as merdé mec. T'as gaffé grave ». Qu'est-ce que j'avais dit encore ? Snobant ma confusion, visiblement ravie de l'effet de sa fausse révolte, la fille prit son verre et se tira vers le fond de la salle. Vraiment très étrange... Les femmes... Les actrices ?... Redoutable.

Le barman me servit enfin, sans la lâcher des yeux. À la regarder comme ça il aurait pu l'user... Moi, je m'y suis dirigé aussi, vers le fond, après l'engloutissement d'une bonne lampée... Faut bien se donner du courage.

Y'avait une quinzaine de personnes là, facile. Je me suis tout de suite rendu compte que je faisais tache. Comment dire ? J'étais fagoté d'un t-shirt froissé, d'un sweat délavé, la tronche pas rasée et la tignasse en vrac. Eux, ils sentaient tous la chemise propre et le pantalon bien repassé. Je vis Jules et me dirigeais vers lui. Il devait avoir quelques verres d'avance tant il semblait inscrit dans le jovial.

— Ah Marc ! Mon pote ! Te voilà !

Il me prit carrément dans ses bras ! Il était donc bien bourré, déjà, ou alors le chèque qu'il m'avait filé en avance n'était rien comparé au sien...

— Me voilà...

— Viens-là que je te présente tout le monde... Tu connais déjà Manu ?

— Bien sûr.

Serrage de pogne à Manu.

— Et cette sublime femme que tu vois là, je suis sûr que tu la reconnais, c'est Lola Kriswart, qui jouera le rôle de Julie.

Vous l'aurez compris, déjà aux premiers instants de la soirée je me sentis con, n'ayant pas fait l'honneur de reconnaître au comptoir la grande star qui s'y trouvait. Elle l'avait donc déployée pour ça, toute cette gamme de gestes subtils ? J'y avais assisté sans en percevoir la portée...

— Je croyais que t'étais américaine, fis-je pour me dédouaner, t'as aucun accent...

— Ma mère est française.

— Ok. J'aurais dû regarder sur Wikipédia...

Elle sembla accueillir mon humour, ça l'a rendu plutôt sympathique. Je n'eus pas le temps d'en demander davantage, Jules m'entraînant déjà serrer d'autres mains propres... Je n'en ai retenu ni les noms, ni la fonction. Brièvement compris que certains apportaient la technique, d'autres le fric.

Après un apéro de plusieurs verres – d'où je pris soin de m'éclipser trois quatre fois histoire d'aller respirer l'humanité des trottoirs tout en fumant une clope – nous passâmes à table.

Les discussions filaient bon train autour du film. Je ne cherchais, ni ne voulais, prendre part à aucune. Je me sentais aussi à l'aise à cette table qu'un ver de terre dans un nid de moineaux. Y'avait un truc qui collait pas. Et je crois que ce truc c'était moi... Marc, tu la fermes, tu bouffes, et tu te barres. Pro-fé-ssionnel... Ne pense pas, récite-toi des textes... Ok :

« ...telle sagesse est le propre des âmes lâches. Moindre encore celui qui s'empresse à plaire, le chien couchant, qui aussitôt se met sur le dos, plein d'humilité : il existe aussi une sagesse qui est... »

Un gros gars chauve avec une moustache, sans doute à cause d'une curiosité née de l'ennui, se tourna vers moi et se cru obligé de me sortir de mon Nietzschiisme...

— Alors c'est vous qui avez écrit le film ? En un temps record nous a dit Jules.

Quelle question ! Ça valait le coup, vraiment ! Chuut ! Ta gueule Marc !

— C'est moi.

— Vous avez vraiment du talent. C'est très... direct comme style. Vous me faites penser à Beigbeder.

Je crois que je n'ai pas su retenir ma grimace parce qu'il m'a demandé :

— Vous n'aimez pas ?

Cool Marc. Cooooool...

— J'ai lu qu'un seul livre. Alors on va dire que j'ai lu le mauvais.

— J'ai travaillé avec lui vous savez.

— Ça n'en fait pas pour autant un bon écrivain.

Léger coup de mou dans l'assemblée... Putain Marc, je te l'avais dit pourtant !

— Qu'est-ce que vous lui reprochez ? Vous avez un peu les mêmes styles, directs, sexuels, et il a de bonnes punchlines.

— Oui, c'est ça. Il a bossé dans la publicité je crois... ce qui fait qu'il a le talent pour les bonnes formules et les phrases toutes faites. Pour moi il est aussi bon écrivain que je suis footballeur. Mais après, comme je vous l'ai dit, je n'ai lu qu'un seul livre. Et on boxe pas dans la même catégorie, sans aucune prétention de ma part, bien au contraire.

Tu parles Marc ! Plus orgueilleux que toi, c'est du Roger Waters, ou du Vérani peut être...

Ce qui me gênait surtout avec Beigbeder, bien que son écriture vaille parfois le coup, c'est le fait qu'il ait écrit son livre et en ait fait un film ensuite. C'est très dans l'époque, commercial, ça vise les deux tableaux. Autant ratisser large... Malin, mais pas réglo. Un bon livre devrait être impossible à porter à l'écran. En dehors de ça, il ne m'avait rien fait.

Nous étions passés aux vins, du bon, alors je m'en suis servi un verre, en espérant que le vieux me lâche. Mais non ! Il voulait aller jusqu'au bout.

— Et qu'elles sont vos influences alors en littérature ?

— Bukowski surtout. John Fante et Céline aussi, dans une moindre mesure.

— Ah oui, pour le style...

— Pas du tout.

— Pourquoi alors ?

— Parce qu'ils étaient aussi désespérés que moi.

Là, le froid fut total... Blanc de blizzard causé par un mec bizarre. Je savais que ce n'était pas une bonne idée de venir...

Apprendre à taire les choses Marc... Rappelle-toi le Val' : « Il y a, dans les relations qui se font intimes entre gens délicats, ce mélange extraordinaire de la crainte de n'être pas compris avec la terreur d'être compris. » Tu n'es pas un délicat, et ils ne te comprendront pas. Ferme-la !

Tandis que je vidais mon verre, l'âme sans patrie, je sentais le sourire amusé de Lola posé sur mes gênes. En face de moi mais décalée de deux places, elle me guettait du coin de l'œil. Elle était belle cette fille, c'est vrai. Avec ses yeux vipère, sa crinière cannelle, et son visage délicatement espiègle, elle avait tout ce qu'il fallait pour basculer le cœur d'un homme de l'autre côté du monde. Faut dire ce qui est... Et moi, fallait que je me distance, que je la regarde pas de trop, histoire de ne pas être tenté d'en éprouver du désir. Espérer s'en payer une tranche, de cette belle féminité-là, c'était un coup à replonger dans le pire. Une majesté pareille, ça ne laisse approcher que des rois... Ça aurait pu un peu plus encore me flinguer le cœur des fantasmes comme ça. Fallait que je me méfie. D'elle, mais surtout de moi. Alors, j'ai préféré y imaginer des amusements moqueurs dans ses sourires et ses regards. Elle se foutait de moi, point barre ! J'étais une bête de foire, c'est tout. Le gars qui fait des réponses qu'on fait pas à des questions qu'on fait. Tout ce monde biaise, sauf moi, parce que plus gland y'a pas. La franchise, c'est pour les cons quand on a pas les moyens de se la payer devant les juges... Alors profil bas.

Mais ils voulaient pas me lâcher les bougres. Après l'écriture on en est venus au cinéma.

— Vous regardez quel genre de film Monsieur Selkis ?

— Depuis que j'écris j'en regarde plus.

— Ah bon ? Tiens, curieux ? Et pourquoi cela ?

— Je trouve rarement les acteurs bons, ils me fatiguent et salopent tout le boulot de l'écrivain, quand celui-ci est bon, ce qui est encore plus rare.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que beaucoup de ces gens-là sont comme les footballeurs, justement : Ils sont payés de façon tellement immorale qu'ils ont placé leur ego au sommet de leur art. Au lieu d'être au service de la phrase, ils ont mis la phrase à leur service.

— Si vous les méprisez tellement, pourquoi avoir écrit un film ?

— L'argent. Ça peut vous sembler bizarre, mais y'a des gens pour qui ce truc-là sert juste à bouffer et payer le loyer. Et puis au départ, j'ai torché un court métrage de quarante cinq minutes pour un pote qui a aimé une de mes nouvelles. Pour être honnête, tout ça me dépasse un peu...

— Mais ça vous donne l'opportunité de travailler et de rencontrer des gens célèbres. Ce n'est pas donné à tout le monde.

— Je vous donne l'impression de cracher dans la soupe hein ? Moi c'est les hommes et les femmes que je regarde. Leur mystère, pas leur statut. Au contraire, leur statut à tendance à les bousiller. Prenez l'exemple d'une fille comme Lola, qu'elle soit serveuse, garagiste ou star, elle n'en demeurera pas moins sublime. Mais même si elle a un bon pouvoir d'achat et un certain poids médiatique, ce n'est pas ça qui m'impressionne. Ce n'est qu'une affaire de milieu ce truc-là. Peut-être que perdue dans la forêt toute seule avec un couteau, elle vaut pas un clou. Sans vouloir te vexer.

— Non non, pas du tout.

Au contraire, la miss semblait sautiller sur mes sottises. Jules, lui, en bout de table, me regardait d'un œil inquiet. Il commençait à comprendre l'erreur... Les autres, ils se tenaient droits, attendant de becqueter, le cul bien raide sur leur chaise, silencieux, priant pour un sauvetage comique... Héroïquement, Manu balança une vanne, déclenchant des rires striés, et les conversations reprirent, convenues, de surface.

Nous trinquâmes au film, le tournage commençait dans une semaine. Moustache revint à la charge, visiblement je l'intéressais. En réalité c'était le producteur. Je savais pas trop ce que ça voulait dire, sauf qu'il avait mis un paquet d'oseille sur la table. Pour un premier film, l'enveloppe était apparemment importante. La cause à la présence de Manu, et de Lola, surtout de Lola.

— Et vous avez écrit autre chose ?

— Des poèmes, des nouvelles et un roman.

— Édités ?

— Le roman oui, à peine. Une minuscule maison d'édition en Bretagne.

— Et il est bon ?

— On verra s'ils en font un film... Difficile de juger son boulot. Il est comme il est. Un fragment de moi à une certaine période.

— Il y a beaucoup de sexe dans votre scénario...

— Il a été écrit à une époque où il y avait beaucoup de sexe dans ma vie.

— En tout cas c'est très cru, limite vulgaire parfois...

Ça y est, il se lâchait...

— J'écris comme j'écris. Ce que vous appelleriez "délicat" j'appellerai peut-être ça "policé". Mais lorsque vous lisez la lettre de Georges Sand à Alfred de Musset, ou le vers de Baudelaire dans les *Femmes Damnées* : « Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde », je ne vois pas ce qu'il y a de vulgaire dans la crudité.

Justement, les salades, enfin, arrivèrent. La conversation continua sans moi et je pus, enfin, replonger dans ma bulle et mon vin. Cette soirée virait au cauchemar, je ne savais plus comment m'en sortir...

Tu es un inadapté Marc. Une bête de foire qui pue des pieds, aux dents jaunes et aux ongles sales. Un

haut le cœur me vint, je me levai en vitesse et courus vers les chiottes. À peine arrivé, je gerbai tout dans l'évier. Mélange de vin, de glaires et de sang. J'ai pas aimé le sang. Noir, épais. Un fœtus de faucheuse... Faudrait peut-être que je commence à les prendre ces médicaments...

Retournant m'asseoir, et tout en me resservant du vin pour masquer mon haleine de vomi, je commençais à élaborer des stratégies sérieuses sur comment me tirer. Ça m'oppressait trop de partout tout ce monde... Soudain, plus fort que le brouhaha général, j'entendis la voix de Lola.

—Tiens, et si on demandait à notre écrivain ?

D'un regard balancé en biais, je lui demandais doucement de m'oublier... Elle me le rendit d'une grimace complice. C'était clair... une partie s'installait entre elle et moi... Autant jouer le jeu...

— C'était quoi la question ?

— C'est quoi pour toi le sexe ?

— Quelque chose qu'on fait pour oublier qu'on se sent seul.

— Original... C'est du plaisir surtout...

— C'est du DÉSIR surtout. Et nos désirs, de ce que j'ai pu observer, viennent beaucoup de nos peurs. Donc la théorie voudrait que, si tu n'as pas peur d'être seul, tu es forcément moins porté sur la chose...

— Et toi, tu te situes où ?

— Moi ? Devine.

— Hummm... J'dirais que tu es ce qu'on appelle un « paquet de désirs ».

Regarde ses yeux... Elle sait que je sais qu'elle sait... Un point pour elle. Pas con l'actrice, et cultivée dans le haut de gamme. Ok, fallait pas l'emmerder... Tu crois qu'elle s'était tapé l'*Abécédaire* aussi ? À voir... Mon sourire m'avait grillé, mais j'essayais quand même de le cacher au fond de mon verre. Elle possédait trop de critères qui me plaisaient, et fallait pas, fallait pas que je tombe dans ce panneau-là, sinon j'allais me faire niquer.

Jules, lui, semblait tout heureux. Il planait littéralement au-dessus des autres. Pour moi il en faisait un peu trop dans la confiance... Il n'avait pas encore une minute de bobine dans la boîte après tout. Mais laissons le bonheur innocent là où il est... J'espérais juste que ça allait le faire, et qu'il ne se prendrait pas, lui non plus, un contrecoup de manivelle derrière la nuque...

DISCUSSIONS DE COMPTOIR

Je parvins à me tirer, à trouver l'éclipse, juste avant les fromages. Il était encore tôt et la rue était tiède. Crachant l'âcre fumée de ma clope dans l'air moite, j'eus l'impression d'une seconde naissance. Et une certitude : dès qu'il y a plus de trois personnes autour de moi, je perds mes moyens. Décidemment, ce boulot d'écrivain solitaire m'allait comme le blues... Je me demandais juste, combien de temps encore aurais-je de choses à écrire avant d'être à côté de la plaque – à supposer que je le sois pas déjà ? Trente ans, même avec du bagage, c'est sans doute encore trop jeune pour avoir une expérience affûtée de la vie. Mais l'a-t-on jamais ?

— Hé Marc, attends !

C'était Lola. Elle me courait après... Sacrée surprise.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'en ai marre de ce genre de soirée. Lorsque c'est des films à gros budget je peux pas y couper mais là, c'est bon, je peux me permettre un caprice de star.

— Ouais, tu risques pas d'être virée.

— Crois pas que ce soit tout rose, y'a beaucoup de pression.

— Je veux bien te croire. Mais la pression, personnellement, je la préfère au fond d'un verre.

— Justement, tu fais quoi là ?

— Je rentre chez moi.

— Ça te dit pas plutôt d'aller boire un verre ?

— Ok. Mais seulement si c'est toi qui régale.

— Tu me prends déjà pour une vache à lait ?

— Presque... T'es un bon pied de riz non ?

— Quoi ?

L'expression de sa tronche me fit marrer.

— Laisse béton. Non... La vérité c'est que j'ai pas une thune en poche. J'étais invité ce soir, du coup, j'avais pas prévu de dépenser de l'argent.

— D'accord, mais à charge de revanche hein ? Même quand on est riche c'est plaisant de se faire payer des verres... Tu connais un endroit sympa dans le coin ?

— Y'a mon bar préféré qui est à moins de dix minutes à pied. Mais on y va à une seule condition.

— Laquelle ?

— Que tu mettes mon sweat et que tu te caches sous la capuche, au moins le temps qu'on arrive là-bas et qu'on trouve une place à l'écart.

— C'est une question bête mais pourquoi tu veux que je fasse ça ? On assassine les filles dans le coin ?

— Pas tant que ça... Mais apparemment je suis le seul mec sur Terre à ne pas savoir que tu es une célébrité. Et j'ai eu assez de gens et de vacarme autour de moi pour la journée. Mais après si tu veux, je te montre où c'est et tu y vas toute seule.

— Non non, c'est bon, je comprends. Tu n'aimes pas les foules.

— C'est elles qui m'aiment pas. Et puis c'est un endroit où j'ai l'habitude d'aller. T'as pas à y être considérée comme un objet de foire ou une belle créature ostentatoire. Et j'ai pas envie d'avoir l'air du

mec qui parade avec.

— J' imagine ouais... Et moi non plus... Bon allez, assez causé !

Lola enfila mon sweat et nous nous dirigeâmes vers le Toit. Par chance, il n'y avait pas grand monde, milieu de semaine oblige. Passée la commande de deux pintes de Tuile, nous sommes allés poser nos culs sur les canapés défoncés de la terrasse. Je me suis allumé une cigarette. Lola m'a demandé de lui en rouler une. Bien sûr, je pensais pas que tu fumais... Si, de temps en temps. Ok. Je lui offrais celle que j'avais au bec, toute prête, le bout brûlant. Merci. De Rien. Je m'en préparais une autre... Le briquet criqua et bientôt, les nuées bleues grises envahirent la zone. Bières en bouche, nous amorcions la connaissance de l'autre à tâtons... Ça s'est très vite détendu. Elle était chouette cette fille, une simplicité pétillante que j'aimais beaucoup. Et physiquement bien belle... J'aimais particulièrement son petit nez droit, légèrement en trompette, dansant sous ses mots. Elle s'apparentait à une clope : fine, droite, et bien roulée. Aussi nocive sur le long terme ?

On voyait quand même que la vie avait été cool avec elle, mais elle semblait en avoir conscience. Elle gardait une certaine distance, une certaine modestie par rapport au milieu dans lequel elle évoluait. Tout l'inverse de ce que j'en préjugais... C'est ce qui la rendait accessible je suppose... et me rendait supportable à ses yeux.

— Ça m'a marqué ce que t'as dit tout à l'heure sur les acteurs, sur le fait qu'ils ne servent pas le texte...

— Désolé, j'ai tendance à un peu trop dire ce que je pense. Je ne suis pas vraiment fourni avec le filtre diplomatie.

— J'ai vu ça... Mais ça m'a donné à réfléchir sur le sens de mon travail. J'ai trouvé ta remarque très juste, et pertinente.

— Merci.

Tout en fumant silencieusement nos clopes, je remarquais, porté sur moi, le regard appuyé de Lola. Comme si, derrière la parade d'un demi-sourire tout à fait déglissant, elle me scrutait en profondeur. Mes lèvres ne purent retenir une crispation ridée, un embarras timide.

— Quoi ?

Sa bouche s'élargit en plein. Un croissant de lune dentaire d'une blancheur éclatante, et bien rangée.

— Tu corresponds pas du tout à l'image que je me faisais de toi... Pas tout à fait en tout cas.

— J'ai peur de ce que ça veut dire...

— J'étais curieuse de te voir en vrai.

— Tiens donc ! Et pourquoi ?

— Parce que sur le papier, t'es un sacré connard.

— Ben... C'est peut-être vrai.

Elle tira sa dernière taffe en secouant la tête, puis l'écrasa dans le cendrier.

— Non, je crois pas... Maintenant, je te trouve assez intrigant comme garçon.

— Voyez-vous ça !

— T'es pas comme les autres. Tes réactions, ta façon d'être... Rien que là par exemple... N'importe quel mec à qui j'aurais dit « tu es intrigant », se serait fendu d'un « merci », au moins. Pas toi.

— Oups, désolé.

— Tu parles !! Et je l'ai remarqué dans la soirée, tu as reçu une avalanche de compliments et on a l'impression qu'ils glissent sur toi. Comme si tu ne voulais pas les prendre.

— Bien joué l'actrice, bien vu... Tu connais la phrase de La Fontaine : « Apprenez que tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute ». J'ai connu pas mal de gens qui avaient un abonnement aux distributeurs de compliments, distillaient des sourires et qui, par derrière, montraient tout l'inverse. Alors non, l'avis que portent les gens sur moi ou sur mon travail, j'apprends à m'en détacher. Comme mon avis sur eux ne vaut pas grand-chose d'ailleurs...

C'est marrant parce qu'à ce moment-là, Lola eut la même expression que la *milf* de l'autre soir... Sauf que Julian n'était pas là pour la réceptionner sur ses genoux. Et moi j'étais pas dans le même rôle.

— Qui es-tu Marc ? C'est quoi ton histoire ?

— Un pas grand-chose Lola. Juste un pas grand-chose.

— T'aimes pas parler de toi hein ?

— Au contraire, je suis mon sujet de conversation préféré. Mais je vois pas ce qu'il y a d'intéressant à dire. Je ne suis qu'un produit de l'époque. Un écrivain un peu ringard et décalé, c'est tout. Et puis j'ai appris avec le temps que se livrer, déballer son ego, c'était d'une grande impolitesse, et c'est de la bonne bouffe pour les requins.

— Tu es méfiant...

— Prudent. Non, complètement parano, t'as raison. Mais même si j'avoue que c'est sympa de parler avec toi, on ne se connaît pas encore assez pour que je te livre de vrais secrets.

— Je t'en demande pas tant. On fait connaissance.

— Je fais connaissance avec la partie de toi que tu veux bien me montrer, et toi pareil... Mais parle-moi de toi Lola Kriswart. Affranchis-moi de tout ce que les journaux savent et que j'ignore.

Lola sourit, sautillant des sourcils. Une expression marrante... Une faille de lumière entre ses fines lèvres.

— C'est beaucoup moins excitant que ce que les gens pensent en réalité tu sais... Je suis une petite fille de la campagne américaine, née d'une mère française, actrice de théâtre, et d'un père professeur de littérature. Milieu bourgeois moyen, mais assez aisé grâce à mon grand-père paternel qui avait des terrains agricoles. Ma mère m'a transmis le goût de la Comédie et mon père celui des Lettres. Étrangement, c'est lui qui a tenu à ce que je parle parfaitement le français, il dit que c'est la plus belle langue du monde. Et puis voilà, j'ai fait des castings, j'ai eu plusieurs petits rôles, dont un dans le film de Sean Benn, *Au milieu de la Nature*.

— Putain, c'est toi qui faisais la petite musicienne dans la caravane ?

— C'est ça.

— J'étais allé le voir avec ma petite amie de l'époque, tu m'avais fait craquer. Je te trouvais la même sensualité fragile qu'elle.

— Je l'ai plus ?

— Je m'abstiendrais de répondre à cette question... Et alors c'est grâce à ce film que tu es devenue une star ?

— Non, pas du tout, mais j'ai eu une petite récompense. Ça m'a ouvert des portes et quatre ans plus tard j'ai tourné dans un film de vampires qui a cartonné. Il y a même eu trois suites.

— *Twice Light*.

— Tu l'as vu ?

— Non, mais j'en ai entendu parler. Une sorte de film pour post adolescent ? Toutes les filles mouillaient leurs culottes dessus.

— Classe !

— Oups ! Désolé.

— Va falloir que je m'y fasse je crois... Donc voilà, à partir de cet instant, je suis devenue "une star". Des photographes partout et tout le temps, des interviews, des propositions pour des films à gros budget, les marches à Cannes, une foule de gens qui demandent des photos, des autographes... Des millions et des millions de dollars... La vie rêvée quoi !

— T'as l'air un peu... "blasé" de ce truc-là.

— Pas blasé, ça serait vraiment malhonnête de ma part de dire ça. J'ai eu beaucoup de chance... Mais c'est usant. Vraiment. Les gens n'imaginent pas... T'as plus de vie privée, de tranquillité, dans la rue tu te retournes sans cesse pour savoir si un photographe ne te suis pas. Tu as vraiment du mal à être seule.

Mais ce qui est bizarre c'est que, comme me l'ont confié des acteurs qui ont connu une période de creux, si la célébrité peut te faire déprimer, le jour où le téléphone ne sonne plus et que plus personne ne te reconnaît dans la rue, tu déprimes encore plus.

— Ouais... Ben tu vois, j'envis pas ta vie. Excepté pour les millions.

— Vénal !

— Non, précaire.

On s'est marré un bon coup, on a fini nos verres et je suis retourné au bar les remplir.

— Hey, m'a fait Mareva, la fille qui est avec toi, c'est pas Lola Kriswart ?

— Hein ?? Non, elle s'appelle Mélissa. Pourquoi t'es jalouse ? Si tu veux je reste avec toi...

— Pfff. Grandis un peu !

Tandis que Mareva fuyait, snobinarde, de l'autre côté du bar, et après avoir admiré un temps sa démarche, je récupérais les pintes pleines pour retourner auprès de Lola.

— T'es grillée. Alors pour la peine maintenant tu t'appelles Mélissa.

— Hein ? Quoi ?

Je lui expliquai le topo. Lola se marra.

— Tu sais, la plupart des mecs auraient déjà sorti leur téléphone pour faire un selfie avec moi et le poster sur Twitter ou Facebook.

— Ben merde alors ! J'ai pas de smartphone et pas non plus Twitter. Un petit Facebook pour être en contact avec mes potes en France, poster ce que j'écris histoire de me faire un peu de pub et c'est tout. Mais t'as qu'à te dire que c'est de l'égoïsme, au moins j'ai une star pour moi tout seul et j'ai pas à la partager.

— Ça se tient, même si j'y crois pas une seconde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au départ tu voulais rentrer chez toi. Et que tu ne semblais pas ravi que je vienne.

— Et bien, heureusement que tu as insisté. Parce que je passe un très bon moment en ta compagnie, et crois-moi, c'est pas souvent que je dis ça.

Nous laissâmes le silence envahir nos sourires. Les clopes se fumaient, les verres se vidaient et on les enchaînait. Discuter avec Lola, de tout, de rien, de sujets pointus et d'autres plus légers, était stupéfiant de simplicité. Que ce soit parmi les hommes ou les femmes, je n'avais pas connu ce genre de relation depuis des années. L'extraordinaire venait du fait que, nous n'avions rien, mais rien, pour nous entendre. Lola était une fan inconditionnelle de Prince et moi j'adorais Michael Jackson. Mais s'il n'y avait que ça... C'était une humaniste fréquentant les boîtes de nuits, adorant danser et qui souhaitait une maison remplie de chiens et de chats. Elle dévorait les romans épiques et avait une fascination pour les comédies musicales. Vous voyez le tableau face à moi, le misanthrope imbibé de rock blueseux, raide comme un piqué dès qu'il s'agit de monter sur une piste de danse, ne jurant que sur les écrivains de style et n'aimant les animaux qu'à la broche ou en carry ? Y'avait tout un monde. Seul, peut-être, le goût des textes nous rapprochait, et encore, elle l'abordait par son métier d'actrice, et moi celui d'écrivain. Bref, nous étions aussi différents que les deux faces d'une même pièce. « J'aime les concombres. Moi je les déteste. J'adore l'ail. Berk ! Je bois du thé. Moi du café. Je ne supporte pas Bob Dylan. C'est un génie ! »... Au bout d'un moment ça virait même à la farce, et on s'est mis à bien rire de ne rien se trouver en commun. C'est ça qui nous a relié je crois... Peu importe le débat nous n'étions jamais d'accord. Pourtant, jamais le ton n'est monté. Ça m'a changé d'avant. Un total désaccord sans jamais l'once d'une tension, d'une crispation, d'un conflit, d'une gueulante, au contraire, une gaieté folle et naïve, la joie de trouver de la perfection dans ce zéro chance de résoudre quoi que ce soit. Ça nous surprenait tous les deux.

Pourquoi ça se passait si bien ? Parce que, je crois, dès le départ, je n'attendais d'elle rien d'autre que de bons moments à partager, le plaisir simple de la compagnie et de la découverte. Pas de projection bizarre. Je considérais Lola comme une personne, un champ humain totalement inconnu, non comme

un objet de désir ou de convoitise. Et je crois qu'elle l'a vu et ça a dû la changer des autres, aussi. Alors en réponse, elle a tenté de me prendre pareil. Se faire son opinion à elle sur moi. Nous n'avions rien à prouver, rien à dominer. Se découvrir. Se rencontrer. Basta. Enfin, un truc du genre... En tout cas c'était simple. Et c'était cool que ça soit simple. Ça frisait l'exceptionnel dans ce monde, cette époque que l'on croit hyper libre et ouverte et qui est en réalité d'une codification effrayante.

Boire des bières, fumer des clopes, parler, et pas chercher plus loin...

— T'as des enfants ?

— Oui. Même moi j'ai réussi à me reproduire. T'imagines ? C'est un petit garçon. Mais il est loin.

— Qu'est-ce que ça fait d'être parent ? Je me pose beaucoup la question en ce moment.

— Oh, t'as envie d'encloquer ?

— Well... Pas avant d'avoir trouvé le bon mec en tout cas.

— Ou la bonne fille... Parce que je devine chez toi une petite tendance lesbienne je me trompe ?

— Putain d'enfoiré ! C'est vrai... Je suis sortie avec une fille pendant un an.

— Je suis sûr qu'elle faisait des cunnis d'enfer.

— Pas mal... Mais moi j'aimais pas lui en faire, elle avait toujours des poils.

— J'aime bien les filles avec des poils. Pas la grosse touffe genre continent noir à l'ancienne mais une douce tonsure soigneusement tondu, je trouve ça moins "chatte de petite fille" que le désert pubien. Chaque fois que je me retrouve face à un minou entièrement rasé, j'ai l'impression d'être un pédophile. Je vois pas pourquoi autant de haine pour le poil. Depuis quand le clito en a-t-il ?

— Et le ticket de métro ?

— La trace de freinage qui fait chemin fléché au cas où on ne sache pas trouver l'entrée ? Ça oscille entre la haine et le mépris chez moi ce truc-là... Mais les gens font ce qu'ils veulent... Personnellement, j'aime une certaine "virilité" féminine. Les jambes et les aisselles rasées, ok, j'avoue je suis moderne dans ce truc-là. Mais une petite pelouse c'est quand même sympa...

— Toi tu te rases pas alors ?

— T'as vu mon menton ? Alors t'imagines en bas ? Pourquoi d'ailleurs ?

— C'est pour l'hygiène.

— Mon cul ! C'est pour les pipes.

Lola éclata. Un vrai fou rire franc et merveilleux.

— T'es vraiment aussi cash quand tu parles que lorsque tu écris toi ! J'aime bien.

— T'emballe pas, il se pourrait qu'un jour tu apprécies beaucoup moins ce côté-là. Mais au moins tu sais que je ne triche pas.

— T'as des opinions très arrêtées en tout cas...

— À l'instant tu viens pas de prouver que toi aussi ? Non, tu sais ce qu'on dit, les gens changent pas d'opinion, ça leur créerait un trop gros problème d'hygiène intime.

— Ouais... Et donc, avoir un enfant c'est comment ?

— Holà, tu me fais parler de ma descendance de suite après une histoire de pipe ? Ça frise le malsain !

— Tu parles si t'es choqué ! Alors, accouche...

Tirant une bonne bouffée sur ma clope je balançais mon visage en arrière, cherchant de jolies phrases au plafond... Comme rien ne me venait, j'ai fait au plus simple.

— C'est comme si avant lui la vie ne comptait pas. Comme si tout n'avait été qu'un prélude à son arrivée.

— Ouaouh...

Lola figea longtemps mon image dans sa rétine d'actrice. Son regard m'avalait tout entier, et je me suis mis en crainte de ce qu'elle pouvait percevoir des transpirations de mon âme... Enfin, ses yeux tombèrent dans le cendrier en même temps que sa clope, et sa voix prit le relais.

— Tu sais, quand on te rencontre, on a du mal à t'imaginer en père... Et pourtant, à t'écouter, je suis

certaine que quand on te voit avec lui, on en doute pas une seconde.

— Ouais... Mais ça a changé depuis.

— Qu'est ce qui a changé ?

— Qu'est ce qui change la vie d'un homme sinon une femme ?

— Ou un autre homme.

— Ou les deux.

— Ou les deux... En fait... Je ne sais pas si j'en veux vraiment des enfants...

— Tu sais Lola, j'ai l'impression que souvent on réalise à quel point on veut vraiment une chose qu'au moment où elle nous est refusée.

— Phrase toute faite Monsieur l'Écrivain. C'est vrai mais... pourquoi concevoir une vie dont le seul espoir est de mourir ?

— Phrase toute faite Mademoiselle l'Actrice.

— Lol !

— Oh non putain ! T'étais si parfaite, pourquoi t'as dit ça ?! Bon ceci étant dit, l'amour peut-être ? Ça expliquerait un peu le truc...

— Tu sais ce que disait Bukowski dans une interview ? Mais je ne connais la phrase qu'en anglais.

— La vache, déjà tu connais Bukowski, et en anglais en plus. Respect M'dame !

— Merci pour la prosternation. Donc la phrase c'était... euh... « Love is a fog that burns with the first daylight of reality ». En français ça donne...

— « L'Amour est une brume qui s'évapore à la première lueur de réalité »... Elle est belle cette phrase... Y'a celle de Céline aussi, Bukowski l'aimait bien Céline : « L'amour c'est l'infini à la portée des caniches »... Tu aimes ce bon vieux Hank alors ?

— J'adore.

— Cool. On s'est enfin trouvé un sujet d'entente.

Une légère brise, venue d'un endroit totalement inconnu de son être, caressa ses lèvres, dessinant sur son passage l'apostrophe d'un sourire...

— Mon rêve, ça serait de jouer dans un film dont il aurait écrit le scénario. Un remake de *Barfly* par exemple. Rourke et Dunaway n'ont rien compris... C'est pour ça que j'ai voulu jouer dans *La Muse*, en plus d'en avoir marre des rôles stéréotypés. Ton écriture m'a rappelé la sienne. Même si tu es plus...

— Plus... ?

— Romantique je dirais. Et en colère aussi... je crois.

À mon tour de la fixer, de tenter de photographier tout le mystère de cette femme... Impossible. D'où est-ce qu'elle sortait ? Je bus une grande gorgée de bière puis reposai la chope, avec une maladresse extrêmement bruyante, qui fit résonner la table dans tout l'espace. Lola éclata de tout plein de gaieté.

— Hey, casse pas tout !

Elle devenait de plus en plus parfaite, et dans ses gestes, et dans ses mots.

— Commences à être dangereuse toi...

Sourcils intrigués.

— Pourquoi ?

— Parce que t'es beaucoup moins conne et inintéressante que ce que j'aurais voulu.

Nouvel éclat d'email.

— Tu sais parler aux femmes toi !

Elle aussi semblait séduite, au bout d'un moment fallait arrêter de se raconter des histoires et commencer à le voir. Sans doute qu'il y en a plus d'un qui aurait profité de l'occase... Moi y'avait un truc qui commençait à me rendre triste. Sans savoir trop quoi...

— Il paraît ouais... Ça dépend lesquelles...

LE DOUX CHAOS

— Bon allez les jeunes, on va fermer !

Signal de départ. Une heure du matin.

Vautrés dans les canapés de la terrasse, il ne restait que nous. La soirée avait coulé d'un rien. On se leva. Je tanguais tout de même, on en avait enquillé des verres... Lola semblait tenir... Nous allâmes au comptoir pour qu'elle règle. J'aimais cette atmosphère, à l'intérieur, comme entre deux temps. Bar vide, tables rangées, chaises retournées, musique arrêtée, lumières timides... Calme. Pas encore vraiment prêt pour demain, fini pour ce soir. Après un battement, et la sortie du ticket de caisse, ce farouche petit morceau de serveuse ne put s'empêcher d'interpeller l'actrice. Curieuse.

— Excuse-moi mais... on t'a jamais dit que tu ressemblais à Lola Kriswart ?

Coup d'œil complice vers moi, en ricane, puis l'américaine répondit, menteuse.

— On me l'a dit quelques fois ouais. Mais malheureusement... J'aimerais bien. Rien que pour ses millions.

— Moi ça m'est arrivé deux fois qu'on me prenne pour Lionel Messi.

J'avais dit ça pour diversion... Au regard des filles, j'aurais mieux fait de me taire... Leurs yeux auraient castré n'importe qui, elles y croyaient pas du tout.

— Si, si, je vous jure. Mais j'avais les cheveux plus courts...

Tu parles si elles en avaient quelque chose à faire... J'aggravais mon cas, sauveteur raté de Lola. Elle se débrouillait très bien toute seule.

— Il est un peu con des fois non ?

— Si tu savais...

— T'as des dossiers ?

C'était parti pour mes histoires de beuveries... La fois où Mareva m'avait sorti à coups de balais des chiottes, parce que trop saoul, je les squattais depuis une heure pour écrire un poème aux murs... Je n'avais réussi qu'à mal dessiner le smiley de Nirvana... Le soir où j'ai interrompu un groupe de rock, aussi, pendant leur concert, pour prendre le micro et gueuler du Rimbaud. Ça je m'en rappelais pas, je devais en tenir une bonne ! Puis les fois où je m'endormais sur le canapé et qu'elle me réveillait avec ses pompes. Et toutes les autres fois où elle m'a martyrisé... Une méchante fille en fait ! Bref... Ça faisait bien rire Lola. Était-elle amusée ? Peinée ? Effarée ? Je n'aurais su le dire, tant accompagnée d'un regard presque tendre, l'oscillation légère de son menton rieur composait une gamme peu commune...

C'était intrigant, et finalement flatteur, de les voir toutes les deux, si belles, avoir comme sujet d'accroche le fait de se foutre de moi. Je m'en rinçais les yeux de leurs rires moukateurs.

Le feeling passait bien entre elles... Elles voyageaient dans le même âge. Bien que la vie de Mareva semblait plus agitée, ça se voyait. La peau ne ment pas. Elles se ressemblaient assez dans le fond... même gabarit, même couleur de cheveux, même forme du visage et, d'une certaine façon, même genre d'énergie. Un côté tonique et sensuel qui me faisait planer, un brin plus agressif chez la serveuse. Qu'importe, ni l'une ni l'autre n'était pour moi... Ces filles-là ça veut des vivants, pas des semi-déchets... Les laissant à leurs commérages, je me suis rué vers la rue...

Dans l'attente de Lola, je fumais tranquillement une clope, la moitié du cul posé sur le rebord de vitrine du magasin d'en face. Les coudes sur les genoux, j'ai commencé à regarder le trottoir et à

méditer... Ouais, la majorité des gens entre en transe en scrutant l'horizon ou les étoiles moi, c'est le sol qui me rend méditatif. Il est vrai... Un cafard se mit à sprinter entre mes jambes. Il symbolisait parfaitement ce qui était en train de m'attraper depuis un moment... Va savoir pourquoi... C'était comme ça.

Lola finit par se pointer, le visage ravi. Elle marchait droit, moi j'avais du mal. Peut-être que j'y étais allé plus fort qu'elle au repas du resto... Bah, on s'en fout ! Elle tenait bien l'éthanol et puis voilà.

— Il est cool ce bar, et elle est cool cette fille !

— Ouais. Et puis c'est une bombe atomique aussi dans son genre...

— C'est vrai qu'elle est jolie, j'adore ses tatouages sur le bras. Et sa voix... un peu comme un disque rayé... digne d'une diva de Brooklyn.

— Si tu le dis... Pour info elle est bi aussi, comme toi. Vous avez l'air de bien vous entendre... T'as peut-être une ouverture...

— Merci, mais ça va aller. Tu sais le conseil qu'elle vient de me donner sur toi en partant ?

— Je crains le pire...

— Que je fasse attention à toi, tu es un torturé.

— C'est plein de bon sens, même si c'est difficile de savoir comment le prendre... T'as répondu quoi ?

— Ça, je le garde pour moi. Tu sais, je crois qu'elle t'aime bien.

— Comme on aime un client régulier qui met de l'argent dans la caisse et qui donne des pourboires.

— T'es un peu con des fois toi !

— Tu l'as déjà dit tout à l'heure... C'est mon second boulot...

J'ai laissé ses yeux, un instant, exercer ses charmes dans le silence... J'étais fatigué, la nuit me lourdaient.

— Bon l'Américaine, cette soirée était très chouette mais je vais rentrer chez moi.

— Ah ? Tu me plantes là ?

On aurait dit une gamine toute étonnée d'avoir perdue sa poupée...

— J' imagine qu'on t'a pris un hôtel en ville.

— Pas du tout, mon hôtel est à vingt bornes. Un hôtel chic.

— Tu m'étonnes...

— Écoute, je veux pas m'incruster...

— Non, ça se voit !

— ... laisse-moi finir. J'ai pas envie de trouver un hôtel à cette heure et... j'ai envie de voir là où tu vis... en tant qu'actrice. Ça m'aiderait pour mon personnage.

— C'est pas plutôt le personnage de Manu ça ?

— Si mais... j'incarne la fille qui...

— Ok, c'est bon. Je t'invite. Même si ça me gêne.

— Pourquoi ?

— Parce que mon appartement est ... à l'opposé d'un hôtel de luxe.

— Ça me dérange pas.

— Et le conseil de Mareva t'en fais quoi ?

Elle fit rouler la question dans ses orbites, avant de l'envoyer se faire foutre avec ses épaules.

— Je prends le risque.

Elle m'a dit ça avec ses grands yeux et son sourire d'actrice. On peut dire que la scène de la séduction elle savait la jouer... Elle était née avec des facilités pour ça. J'ai profité quelques secondes encore du spectacle, puis j'ai balancé ma clope dans la nuit en éclatant de rire. Bon ok... allez... on verra bien...

Tout en marchant vers chez moi, accompagnés de la lumière chaude des réverbères, Lola partagea qu'après le cinéma, sa seconde passion était l'architecture. Elle suivait même des cours en parallèle du boulot. Pour le plaisir et le désir du savoir... Et pour un "au cas où..." éventuel. Elle en causait d'une

façon complètement enjouée, enfantine, comme tous les passionnés. J'ignorais tout de ces termes, de ces noms d'architectes qu'elle adorait. Avec mes préjugés, j'y voyais pas grand intérêt dans ce truc-là, sinon que ça la rendait heureuse. Je parlais pas, j'écoutais seulement... Elle était belle Lola à dire des mots comme "béton", "urbanisme", "conceptualité", "patrimoine" pas très moine et pleins de noms de mecs. Des Anglais, des Français au corps busé, même un Jap'. Ça la prenait directement à l'affect, et moi j'y comprenais tout, du coup, même si j'y connaissais rien. Ça commençait à m'intéresser même, et je me suis surpris à poser des questions, des vraies, pas pour critiquer après, mais pour apprendre. Ça faisait du bien ça, voir quelqu'un vibrer... Ça me faisait comme un écho de moi, quand je parlais des lignes. Sauf que personne m'écoutait. Peut-être que c'est parce que j'étais pas aussi joli qu'elle... Mais ça me faisait du bien de l'entendre parler, avec son beau phrasé et ses manières... Marcher aux côtés d'une personne qui a tant de vie dans la voix, ça m'en rendait un peu...

C'est paradoxal parce que, généralement, le bonheur des autres, quand il se montrait trop éclaté, il pouvait me rendre sinistre... Une mauvaise nouvelle, des fois, en revanche, me faisait du bien... Soudain Lola a foutu un coup de machette dans sa phrase, et s'est tournée vers moi.

— Tu t'en fous de ce que je te dis hein ?

J'étais tout étonné qu'elle me tire comme ça de mes trêves...

— Au contraire Lola, je suis suspendu à tes lèvres. J'ai même hâte de voir ce que ça va donner avec les textes du film...

— Si j'en fais pas trop tu veux dire ?

— Non, je pensais pas à ça...

Je pensais pas du tout en fait. Je marchais, enveloppé dans le velouté lent d'un blues en saxophone...

— Et alors... Tu disais tout à l'heure que tu avais écrit un roman... C'est quoi le titre ?

— *Les Écorchés*.

— Pourquoi ça m'étonne pas ?

— Si tu veux tout savoir, à la base, ce livre, il était calqué sur un morceau de rock : *The Forgotten Part 2* de Joe Satriani. C'est un monument de la guitare instrumentale, des notes imagées d'une puissance... Il m'obsède depuis que j'ai quatorze ans, la chair de poule à chaque écoute... J'ai toujours voulu le transcrire en histoire, mais comme tous les chefs-d'œuvre, y'a de la résistance... Alors, je lui ai modestement rendu hommage dans un chapitre... Et puis... En français, *Les Oubliés* c'était pas terrible comme titre. Très série télé tu vois ?

— Je vois... Et donc ?

— Donc... Ben ma religion c'est le rock, et comme je suis français, le meilleur groupe dans ce domaine – à mon humble avis – c'est des mecs qui s'appelaient Noir Désir. Comme j'aime particulièrement leur morceau "Les Écorchés", voilà. Mais après mûre réflexion, je me suis dit qu'au final, ça serait sympa que tous mes romans – si j'en fais d'autres – portent le titre d'un de leurs albums ou de leurs morceaux... En espérant qu'ils me l'interdisent pas... C'est une sorte d'hommage au rock, il a tant changé ma vie...

Lola m'écoutait dans la nuit, hoquetant la tête de temps en temps.

— Original... Sympa. Et t'as envie de faire un autre roman ?

— J'aimerais bien me remettre à écrire déjà, de façon générale. J'ai du mal en ce moment... Mais ouais, j'ai l'idée pour un autre livre. Mais, si j'ai le sujet, j'ai encore du mal à savoir comment le mettre en place.

— Et tu voudrais écrire quoi ?

Je souris, un peu gêné de la question.

— Une histoire d'amour.

— Pour garder le contrôle sur la fille ?

Je marquais un temps d'arrêt. Je veux dire, même ma marche s'est arrêtée. L'air de rien, et en toute

légèreté, cette fille que je ne connaissais que depuis quelques heures venait de tirer une phrase droit dans le mille. Une des choses les plus pénétrantes que j'ai jamais entendues sur moi... Je la regardais comme si je la voyais pour la première fois.

— Comment t'as fait ?

— Tu crois que t'es le seul à utiliser ton cerveau ? Y'a qu'à te lire... Ce film, *La Muse*, c'est exactement ça. Cet écrivain en panne d'inspiration qui n'arrive à écrire sur ses muses – ses femmes – que lorsqu'elles sont parties. T'y comprends pas grand-chose à l'amour, comme tout le monde d'ailleurs... Mais toi, tu ne contrôles tellement pas tes émotions que tu essaies d'avoir emprise sur l'amour de l'autre. Tu veux le contrôler pour que lui aussi perde le contrôle, pour qu'il devienne aussi chaotique que toi. Parce que malgré ton côté mort, tu ne demandes qu'à vivre. Sauf que cette vie tu la cherches dans le chaos, comme une lumière originelle, aussi intense que l'explosion d'un Big-Bang. Mais comme tu sais que cette intensité-là fait mal et n'est pas adaptée, tu la caches au plus profond de toi, ne la sortant que lorsque tu écris. Mais ça doit te brûler, alors tu l'enfumes, tu la noies d'alcool en espérant l'atténuer, mais ça revient toujours, comme le *Blue Bird* de Hank. Je me trompe ?

Se faire foutre à poil quand on a rien demandé, et qu'on ne le voulait surtout pas, ça secoue... Les mains tremblantes, je me suis roulé une clope.

— Tu fais chier Lola.

Elle eut un hoquet de rire.

— Pourquoi ?

— Parce que pour une première soirée ça fait vraiment beaucoup pour moi. Et si déjà je pouvais te cerner autant que tu me cernes, ça me donnerait un point d'égalité.

— Et de contrôle Marc. Mais...

Lola se rapprocha de moi doucement. Je sentais presque son souffle sur ma peau...

— C'est vrai que je n'aurais peut-être pas dû te dire ça tout de suite... Je l'ai ressenti tellement fort dans ton texte et dans le scénario... J'ai pas pu m'en empêcher. Dès que je t'ai vu au restaurant, j'ai su que je ne me trompais pas...

Ça m'envahissait de brumes plombantes ces vérités-là. J'ai tombé les yeux pour qu'ils s'agrippent au sol, mais Lola, d'un doigt doux, les releva, les faisant s'accrocher aux siens.

— Hey... notre rencontre est plutôt un joyeux chaos pour le moment. Alors arrête de faire la gueule. Smile.

— Va me falloir un moment.

— T'inquiète, je suis forte pour ça. Allez, on y va ?

On a repris notre marche dans des rues plus sombres.

Effectivement, au bout de cinq minutes que Lola parlait, l'ambiance, et moi surtout, on s'est de nouveau détendus... et élevés aussi, comme souvent en compagnie des femmes. Nous avons causé musique, sport, mais aussi politique et religion, des sujets qui normalement fâchent ou pèsent et qui, avec Lola, prenaient une dimension d'intelligente légèreté. Nous avons parlé du film aussi. Après tout, c'était notre premier point commun...

Lorsqu'enfin nous arrivâmes chez moi, et après avoir gravi les trois étages à pied, j'allumais la lumière sur mon bordel. Tout était là : cadavres de bouteilles jonchant le sol de mon vingt mètres carré, fringues sales traînant par terre depuis bien deux semaines et la vaisselle débordant de l'évier. Bienvenue chez moi... Lola, voyant la gueule de l'appartement, ne put s'empêcher une grimace.

— Ah ouais... J'imaginai pas à ce point-là... T'es une vraie fée du logis toi.

— Je sais... Imagine que ça n'a pas toujours été le cas. Y'a même eu une période – dans une autre vie – où j'étais assez maniaque.

— J'ai du mal à le croire.

— Moi aussi...

Tandis que Lola faisait le tour du locataire, je débouchais une bouteille de vin espagnol bon marché. Ça ne lui prit pas très longtemps pour son affaire, à moi non plus.

— Ça fait longtemps que tu vis ici ?

— Presque deux ans.

— On dirait que ça fait deux semaines... T'as aucune décoration, aucun livre, aucun disque.

— Beaucoup de mes affaires dorment dans un garage en France. Pour les livres, je les emprunte à la bibliothèque. Et pour le reste, j'ai appris qu'on pouvait s'en passer. De quoi écrire, quelques fringues, quelques bouteilles. Ça va. Le reste...

Lola scrutait mon habitat dans tous ses coins, comme si elle visitait un musée.

— Chez toi ça ressemble...

— Ouais... ?

— À un rêve détroussé.

Y'avait de ça... Elle se dirigea, presque magnétiquement, vers cette petite table ronde sur laquelle était posé mon ordinateur portable. Il était allumé.

— C'est ici que tu écris ?

— Principalement. Même si j'aime bien aller sur la petite terrasse dehors, mais ces derniers temps il y fait un peu frais...

— C'est marrant d'imaginer que le film que je vais jouer a été écrit ici...

Si tu le dis Lola...

Elle s'était assise sur la chaise et, face à l'ordinateur, commençait à en caresser les touches... comme inspirée... comme pour tenter de capter l'énergie que je pouvais y mettre, le cul posé là, à combattre le vide des pages. Une cuisine d'actrice je suppose... Ça m'a ému bien.

— J'ai presque envie de changer le scénario pour que ce soit toi l'écrivaine...

— Non... Manu sera très bien. C'est un bon acteur.

— Tu le connais bien ?

— Suffisamment pour savoir qu'il sera parfait dans le rôle.

— Ouvre une page blanche et écris si tu veux.

— Non, c'est pas mon truc, moi je restitue. C'est quoi cette machine à écrire sur ton fond d'écran ?

— Mon rêve. Ma femme idéale... Pour avoir le contrôle et lui faire dire ce que je veux, je te vois venir... C'est une Underwood, le père de Renaud écrivait sur ça je crois.

— C'est qui Renaud ?

— Un grand poète. Enfin... avant. Bref ! Tennessee Williams l'utilisait aussi il me semble... Dans tous les cas, si certains rêvent de belles fringues, de grosses bagnoles ou de meufs, moi c'est de ça dont j'ai envie. Avec une machine à écrire, contrairement à un ordinateur, t'es pas tenté d'aller sur internet et de décrocher de la page. Et puis t'es pas dépendant de l'électricité, même si t'es dépendant des rubans par exemple.

— Très belle machine... T'aimes Tennessee Williams ? Bukowski ne l'aimait pas.

— Bukowski fait ce qu'il veut. Du vin ?

— Volontiers.

Je remplis un verre pour Lola et lui tendis. Je trinquais avec elle, tenant la bouteille au goulot. Je buvais à même son cul tandis que Lola continuait son inspection.

— Tu n'as pas de lit ?

— Je dors sur le canapé, mais je te le laisse pour la nuit si tu veux.

— Et toi tu vas dormir où ?

— Je vais rester sur la table, j'écrirai.

— J'ai entendu dire que tu n'écrivais plus...

— Je peux toujours tenter un ou deux poèmes sur une actrice endormie chez moi.

Silencieux, tétant le goulot, j'observais Lola... Cette fille était une extraterrestre venue d'une soirée irréaliste... J'étais totalement, complètement effrayé. Pas parce que c'était une vedette ou qu'elle était riche, non, au contraire, ça l'enlaidissait presque... Mais il m'était impossible de piger comment une fille comme elle, belle, intelligente, drôle, fine et pleine de vie, avait pu courir derrière un mec comme moi dans la rue... Comment elle semblait presque amusée de voir le dépotoir dans lequel je vivais... Comme je l'ai dit tout à l'heure, on avait rien en commun, à part quelques goûts culturels et encore... Pourtant, en une soirée, toutes mes défenses et mes méfiances étaient ébranlées. Lola m'avait choisi je crois, c'était aussi simple que ça. J'étais foutu.

Il devait être deux ou trois heures du matin lorsque la bouteille de vin fut vide. Lola s'allongea sur le canapé et je lui apportais une couverture propre.

— Et si tu venais dormir avec moi ?

— On baisera pas Lola.

— Très classe... Pourquoi ?

— Parce qu'on va travailler ensemble et que j'ai pas envie que ça foute la merde.

— Mon œil ! T'en as absolument rien à faire de ça.

— C'est vrai... Alors pour tout te dire, j'en ai marre des coups d'un soir. Tu me plais bien et tu es une chouette fille, mais je sais très bien que même en voulant lutter contre de toutes mes forces, je ne pourrais pas m'empêcher désirer coucher avec toi plus d'une fois... Et comme j'en ai plein le cul des projections et de souffrir, même si je dois passer à côté d'un joli petit minois comme toi... Voilà.

— Qui te parle de sexe ? Tu sais, malgré ce qu'on peut croire, je voyage souvent, et je me sens seule. S'il te plaît, viens près de moi... J'en ai besoin autant que toi.

Lola m'a tendu ses bras et, je n'ai pu que venir... Je me suis échoué sur le canapé et elle s'est allongée sur moi, me recouvrant de sa chevelure ambrée, luisante, comme un drap de braise. Elle était légère Lola, et sa peau était douce. Ça m'a fait trembler.

— Ça fait longtemps que tu n'as pas tenu une fille dans tes bras ?

— Affectivement ? Ouais... ça commence à faire... Bonne nuit Lola.

— D'night.

Fermant les yeux, j'ai respiré ses cheveux, ils sentaient bon, un parfum de faham. Ça m'a enivré de sommeil, j'ai filé...

AI-JE RÊVÉ ?

Il y avait des pingouins. Une armada de pingouins traversant des nuages atteints de sclérose en plaque. Et lorsqu'ils les perçaient du bout de leur bec, coulait des nuages une substance jaune et épaisse et glaireuse, ça chutait vers le sol comme une lourde pluie de pus. Et lorsqu'il touchait le sol, ce pus se transformait en petites fleurs mauves et bientôt tout le sol en fut recouvert...

Je me réveillais d'un coup. Jour. Gueule de bois. Odeur et bruits de friture. Je tournais la tête par-dessus le canapé. Lola était là, me tournant le dos, tripotant la poêle.

— Y'a une star chez moi qui me prépare le petit dèj' où je fais un delirium tremens ?

— Hey salut ! Va savoir ? Y'a pas trente secondes tu hurlais sur des pingouins. C'était marrant.

J'attrapais mon paquet sur la table basse et me roulais une clope. Premier réflexe. Le cerveau encore passé au rabot. Comme je me hissais sur mes jambes pour me préparer du café, je vis que Lola en avait fait une pleine cafetière. Je la regardais un moment, toute active et concentrée à sa cuisine, les cheveux ébouriffés. Elle était encore plus belle qu'hier, si c'était possible... Je m'en rendis compte, elle était le plus beau mirage que j'eus au réveil depuis longtemps. Salut l'Actrice.

— Salut l'Écrivain. T'aimes les œufs au bacon ?

— Ouais. Mais où t'as trouvé le bacon ?

— C'est pas du bacon. Enfin... T'avais un gros morceau de lard qui traînait au fond de ton frigo. Je crois l'un des seuls résidus de bouffe au milieu de tes bouteilles de bière... Il commençait déjà à se momifier alors je l'ai tranché et voilà.

— T'as bien fait... Je savais pas que tu cuisiniais.

— Comme quoi... Une femme peut savoir jouer la comédie ET savoir cuisiner.

— Ça existe une femme qui sait pas jouer la comédie ?

— Ah ! Ça y est, il est réveillé Monsieur Cynique.

— Pas encore, laisse-moi prendre quelques litres de café et je pourrais te raconter des histoires de curés nazis et pédophiles avec des enfants juifs, noirs et handicapés.

— Hmmm, non merci, pas encore.

J'enfilais mes chaussettes et, ma tasse à la main, m'avançais sur la terrasse. Le ciel était parfaitement bleu, chose rare. Il n'y avait pas de vent et l'air semblait chaud. Il devait être neuf ou dix heures. Ma tête pesait du plomb, fallait vraiment que j'arrête l'alcool et que je fasse une cure de sommeil...

— T'as vraiment la classe comme ça !

— Hein ? Quoi ?

— Qu'un mec se balade en caleçon et en t-shirt le matin, je veux bien. En passant t'as un très beau cul. Mais les chaussettes levées jusqu'à mi-mollet, ça tue un peu tout.

— Ben, je suis frileux des pieds. Je vais quand même pas risquer un rhume des orteils pour les bons goûts de l'esthétique.

— Et pour moi ?

— Argh ! Là tu me pièges ! Si je te dis non, j'ai l'air d'un salaud, surtout que j'ai envie de te faire plaisir, vu la façon dont tu es gentiment en train de préparer mon p'tit dèj'... Mais si je le fais maintenant, je me soumetts, et donc je suis foutu.

— Tu cogites trop ! Tu peux aussi simplement me faire croire que tu te soumetts. Le fameux "mentir-

vrai".

— C'est vrai, les femmes adorent les menteurs.

— Si leurs mensonges embellissent notre réalité, oui.

— Ça embellirait ta réalité que j'attrape le rhume des pieds ?

— Si ça arrive, je te promets que je te ferais moi-même des bains et des massages jusqu'à ce qu'ils arrêtent d'éternuer.

— Dans ce cas...

J'ai enlevé mes chaussettes et me suis dirigé vers le frigo. Là, j'ai pris le bac à glaçons, puis un saladier, et une fois rassis, j'ai posé mes pieds dans le saladier avant de les couvrir de glaçons. Je vous raconte pas la tête de Lola...

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— D'après toi ? Y'a combien de mecs sur la Terre qui seraient prêts à mourir pour se faire masser les pieds par toi ?

Lola a poussé un rire si grand, si lumineux... La pièce toute entière n'arrivait pas à le contenir. Elle avait un rire particulier Lola. Sonore, franc, honnête. Il y avait quelque chose là-dedans qui n'acceptait pas la moindre tricherie.

— T'es con !

— Oui. Mais je t'ai fait rire. Ton premier rire de la journée. Donc je viens d'embellir ta réalité, et je l'ai fait sans te mentir.

Lola posa sur moi un regard d'une douceur incroyable, presque timide bien que teinté d'arrogance. Je l'avais touchée.

— Ah bravo ! T'es fier ?

— J'avoue.

Bien sûr que j'étais fier. Être responsable de ce qui se passait dans ses yeux, ça m'avait traversé.

— Bon allez, place à la bouffe !

Lola prépara les assiettes et les apporta. Elle s'assit sur le canapé et moi sur la table basse en face. Ça n'avait l'air de rien cette situation, juste un petit déj' entre un homme et une femme, mais ça commençait à remonter pour moi... Du coup ça m'a remué, et j'avais du mal à le gérer. Une grosse tawa dans ma caisse thoracique. Les échos fantômes de mon passé s'éclataient grave ! Ils tapaient en double pédales des tempos de batterie folle. Autrefois, ces trucs-là, je les partageais à voix haute... Mais j'ai tout enfermé, ça m'a brûlé tranquille...

Cherchant un sujet de conversation inutile, j'ai balancé une phrase sur le film, Lola a pris le relais, j'en ai profité pour manger, et tenter d'étouffer un peu les basses... Ils étaient bons ses oeufs. Le café lui était dégueulasse mais ce n'était pas sa faute. Les seuls bons cafés sur l'île valent un braquage... Et de toute façon, café coulé c'est toujours médiocre.

On bavardait peinard, puis Lola, enlevant un morceau de cartilage d'entre ses dents :

— Tu sais Marc, t'es le premier mec avec qui je dors qui n'a pas envie de me sauter.

Elle m'a fait penser à une nouvelle de Bukowski.

— Ben... faut croire que je suis moins obsédé que tu le crois. Mais je te rassure, je le suis beaucoup plus que tu le souhaiterais.

— Un mec quoi !

— Un mec anxieux, c'est pire. Une libido à dégligner tout un cortège de la Gay Pride.

— Comme ton personnage dans *La Muse*. Ceci dit c'est paradoxal avec ce qu'il s'est passé hier soir, ou plutôt ne s'est pas passé...

— Que veux-tu ? Pourtant c'est quand le cœur est à la rue que la queue souhaite rentrer de partout non ? Mais je suis un mec bourré de contradictions, voilà tout. On va aller dans un truc pointu dès le matin mais... Nietzsche disait qu'il n'y a que dans la contradiction que nous sommes féconds.

— Quand même... Tu te rends compte que tu es passé à côté de la possibilité de coucher avec la Sublime et Talen-tueuse et Élégante et Sensuelle Lola Kriswart ?

— T'as fini de te jeter des fleurs ? Bientôt c'est moi qui vais devoir te faire un massage des chevilles... Ben, dis-toi que si tu ne m'avais pas plu plus que ça, on se serait sa-crément envoyés en l'air.

— Oh ! Alors toutes les filles qui ont "la chance" de te plaire n'ont pas celle d'être "honorées" par ton exceptionnelle queue ?

— T'aimes bien parler trash toi aussi hein ? Ça n'a rien à voir avec ça, c'est juste que...

— Queue... ?

— Que c'est un peu tôt pour déballer de l'ego aussi sérieusement. On reprendra la prochaine fois.

— Ah non, t'es un salaud ! T'as pas le droit de me laisser sur un suspens pareil !

— Ça s'appelle un cliffhanger au cinéma je crois...

— J'te déteste !

Lola afficha une moue de gamine boudeuse qui me fit extrêmement rire. En vérité, et comme d'habitude, en très peu de temps je me suis surpris à énormément m'attacher à elle... Si l'on avait couché ensemble, et qu'il ne s'était plus rien passé ensuite, je crois que ça m'aurait fait plus de mal que de bien... Vas-y pour balancer ça à une fille géniale au moment du petit déj' !

Lola se leva pour aller se doucher.

Et moi, la regardant filer lentement vers la salle de bains, je crois que pour la première fois, je me suis mis à contempler ses courbes... Et son cul... Mon Dieu, quel cul ! Deux lunes bien rondes et bien relevées, fermes et délicates. Toute une éternité de douceur et de rondeurs étaient en train de valser sous mes yeux... Son cul à lui seul pouvait représenter tous les espoirs de l'homme. Comme un bon whisky, on pouvait y engloutir ses angoisses... À mesure qu'il dandinait, dans ses façons sournoises, nerveuses, enivrantes, moi, je me sentais de plus en plus glisser vers la transe... Lola avait un cul qui était un doigt d'honneur fait à tous les autres culs de toutes les autres femmes. Elles ne pouvaient même pas penser à rivaliser, c'était déjà trop d'espoir perdu. C'était une injustice de plus qui se déroulait sous mes yeux. Une des plus grandes découvertes de l'histoire ! Je devenais l'Indiana Jones du popotin. Comme un avant-goût de Terre Promise ! Toutes les résurrections, les nirvanas, les Saint Graal, les mers fendues ou les buissons ardents, rien, même tous les empereurs de tous les Sphinx ne pouvaient rivaliser avec cette merveille !

Comme si elle avait senti mes délires lui brûler l'arrière train, Lola se retourna d'un coup :

— Hey ! Don't look at my ass !

La paume des mains tournée vers le ciel, je ne pus que lui répondre :

— Où veux-tu qu'je r'garde ?

Nouveau rire de Lola, illumination du troisième type.

— C'est vrai... Bon... Et après, toi aussi tu vas prendre une douche, parce que je te l'ai pas dit hier mais tu pues.

— Oui m'man.

Elle claqua la porte et peu de temps après j'entendis l'eau couler. Je me levais, remis mes chaussettes et m'installa sur la terrasse, enchaînant les cafés et les clopes... Pas grand-chose à dire sur le dehors... Un jour de semaine. Les gens s'en-tassaient dans des caisses en métal. Après avoir déposé leurs gosses au formatage scolaire, ils roulaient toute berzingue vers leur patron, celui qui leur menait la vie dure tout en leur rappelant qu'avec le taux de chômage ambiant, ils devaient déjà être bien contents d'en avoir un de patron. Et moi, pauvre mais libre, je respirais leurs pots d'échappement... Une bombe atomique se lavait dans la pièce à côté et que je me trouvais là, les couilles croisées de prétextes pour ne pas la sauter. Si j'avais été seulement un tout petit peu plus con... j'aurais moi aussi un patron. Je ne me serais jamais exilé, condamné, flingué. J'aurais bien moins souffert sans doute... Mais je ne serais jamais non plus devenu écrivain et Lola n'aurait jamais été là. Finalement, tout était bien comme ça...

Elle sortit enfin, les cheveux mouillés, plus belle que jamais.

— Un cradot comme toi, j'imaginai presque qu'il n'avait pas de savon... J'ai limite été déçue en voyant ton gel douche.

— C'est en ne te décevant pas que je t'aurais déçue.

Afin de m'engouffrer à mon tour dans la pièce embuée, je suis passé près d'elle, tout près, trop près... Ça m'a attrapé par les yeux, le nez, l'essence. J'étais pris de partout, là, à quel-ques centimètres de son visage, de son corps, d'elle. Et elle, toute propre, toute parfumée, avait sa bouche entrouverte qui me balançait le souffle chaud de ses envies... Y'avait qu'à le faire après tout... Y'avait qu'à l'embrasser, et puis le reste... La recette je la connaissais finalement, je la cuisinais bien aussi, il paraît... On sait toujours comment ça commence ces trucs-là. On sait aussi comment ça finit. Mais ça, personne veut jamais le voir ou en entendre parler. Pourtant c'est tout simple, à chaque fois, et peu importe la façon : l'un part, et l'autre souffre... Et nous deux, là, aimantés par les ondes...

J'ai cassé le charme, suis entré dans la salle de bains et j'ai fermé la porte sur son sourire, avant qu'il ne soit trop tard pour l'empêcher de m'avalier...

Une fois à l'abri, je me suis foutu à poil et j'ai tout rejeté en bloc près des chiottes. C'est vrai que mes fringues puaiient... Pas étonnant que Lola se soit levée tôt... Je ne me rappelais même plus de quand ma dernière douche datait... Tu crains Marc... Une fois réfugié sous l'eau tiède, et après avoir ba-lancé mes cheveux trempés en arrière, j'ai sorti les fibres de mon t-shirt figées dans mon nombril. La propreté tient parfois à peu de choses...

Lorsque je suis sorti, tout propre, Lola avait disparu. La poêle et les assiettes étaient propres et rangées dans le bac à vaisselle. Il ne demeurait plus aucune trace de son passage. Même le canapé avait tout effacé. Je souris. Tout ceci n'avait été qu'un rêve. J'avais rêvé d'instant complices avec une fille aussi belle, furieuse et brève que le saxophone du *Turn The Page* de Bob Seger... Maintenant je me réveillais... Fin de la musique.

En parcourant la pièce, j'ai vu mon ordinateur allumé. Une page blanche avait été ouverte est quelqu'un avait tapé :

« Salaud. Je n'avais pas passé d'aussi bons moments depuis longtemps. Merci et à bientôt. »

L.K »

Finalement je n'avais peut-être pas tant rêvé... Je retournais sur la terrasse et, dans le ciel, des pingouins perçaient les nuages.

LES BIENFAITS DE LA COLÈRE

Ma petite Harley Quinn bisexuelle était en train de me faire mon troisième plein de roteuse lorsque Lola déboula dans le bar. L'actrice vint s'accouder à côté de moi d'une façon... assez brusque et sauvage.

— Oh, salut ! Je pensais pas que tu viendrais... Tu veux boire un truc ?

— Comment tu fais Marc ?

— Quoi ?

— Comment tu fais ? En même pas deux semaines de tournage, tu t'es déjà pris la tête avec tout le monde. Tu crois quoi ? Que t'as de l'importance ? T'es le scénariste, sur l'échelle de la pyramide, t'es tout en bas. T'es rien, rien du tout, même pas une merde. Elle, elle pourrait faire partie du décor, surtout dans ce film.

Okay... elle était en forme l'actrice, et elle donnait la température...

Planquée derrière son comptoir, la jolie petite frimousse de Mareva s'étirait sur environ deux kilomètres. Et les petits coups d'œil qu'elle me lançait... enfin bon, ça valait le détour. Dans le fond, je suis persuadé qu'elle se marrait. Elle devait prendre ça pour une scène de ménage. D'ailleurs c'en était peut-être une ?

— Je t'en prie miss, continue...

— C'est quoi ton problème ?

— J'en ai des tas, c'est pour ça que je suis un bon écrivain. Mais pour ce qui est de *La Muse*, c'est Moustache mon problème. D'après ce que j'ai compris, ton pote oblige mon pote à réaliser un film de merde, juste parce que ton célèbre petit cul se trouve dans l'équation.

— Brian, il s'appelle Brian.

— Ben il est pas brillant.

— Très fin ! Et mon p'tit cul t'emmerde ! Et qu'est-ce que t'en as à faire ? T'es payé non ?

Si je ne m'étais pas contraint à lever le coude, mes bras seraient tombés six pieds sous terre...

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec votre argent ? C'est à ce point important le nombre de zéros qu'il y a sur un chèque pour trouver ça intolérable qu'on veuille pas baisser son froc ?

Y'a eu un petit temps de pause là... Mais à sa façon qu'elle avait de les mâchonner, je voyais très bien que les mots qui allaient sortir de la bouche de Lola seraient pas très sympas...

— Tu veux que je te dise le fond de ma pensée Marc ?

— T'en meurs d'envie apparemment...

— Et tu veux que je le fasse devant ta copine ?

Alors là, ça devenait rock ! Mareva, prise à partie, leva la tête. Normal. Je sentais le règlement de compte entre vagins arriver... Si je ne savais pas de quoi Lola était capable, elle n'était pas non plus au courant de l'histoire de la batte de baseball... Ça promettait... Imaginant qu'il y avait de grandes chances qu'elle me parte dans la gueule, je bus un grand coup dans ma pinte.

— Écoute chérie, tu veux la jouer mesquine et rapport de force ? Ok, ça me va. Même si j'espérais autre chose de cette soirée... Mais accouche, arrête de tourner autour du pot pendant trois heures et balance ce que t'as à dire...

Sans penser mettre de l'huile sur le feu, je me doutais bien que je n'allais pas la calmer... Lola attrapa ma pinte. Je fermis les yeux, attendant l'impact... Mais il ne se passa rien... Alors, un peu méfiant, et

très curieux, je décidais de les rouvrir... Elle avait torché toute ma bière d'une traite ! Quelle femme cette Lola ! Sa colère la rendait sublime ! Lui dire ne m'aurait pas pour autant sorti d'affaire... Y'a pas grand-chose de plus redoutable qu'une femme en colère, sinon deux femmes en colère.

— Je te comprends pas Marc.

— Moi non plus si tu veux tout savoir...

— Arrête de faire l'idiot deux minutes ok ? Tu as la chance d'avoir un de tes textes choisi pour en faire un film. Ce texte a tellement plu que deux acteurs connus et des producteurs importants ont investi suffisamment de moyens pour que ce film soit réalisé et vu à une échelle bien plus grande que juste cette petite île. Ton nom apparaîtra au générique, et sur l'affiche. Tout le monde saura que l'histoire vient de toi. Imagine le retentissement sur les ventes de ton livre, sur les possibilités de publications de tes poèmes, sur le fait que la presse internationale va s'intéresser à toi bien plus qu'elle ne l'aurait fait à l'ordinaire, sur la possibilité d'écrire d'autres films, ou que d'autres écrits de toi soient transposés au cinéma... Alors soit, le film n'est pas exactement ce qu'il aurait dû être et dérive vers la comédie romantique. Et alors ? Vois ça comme une opportunité de te faire connaître et d'avoir accès à un plus large public...

Comme entre temps Mareva m'avait resservi une pinte, je piochai dedans à grande gorgée histoire de faire passer la mauvaise pilule de Lola... Ça marchait pas terrible... Ma serveuse préférée avait tout entendu alors, c'est vers elle que je me tournai, vers sa voix chaude et rocailleuse, son jean serré et ses têtes de mort tatouées sur le bras.

— T'en penses quoi toi Mareva ?

Va-et-vient vif de ses yeux clairs... Quel camp prendre ? Le mien ou celui de ma compagne de comptoir ? Le sien ? S'il te plaît petit fantasme de mes soirées brunes, défends-moi... Sa jolie tête a pesé le pour et le contre et, avant d'étaler son verdict, la princesse du bar s'est sifflée son ballon de rouge.

— J'ai pas toutes les infos mais... je suis plutôt d'accord avec ce que dit "Mélissa", si c'est toujours ton prénom... Si ça peut te sortir de la merde et te faire connaître Marc, autant laisser pisser sur ce coup-là.

J'ai applaudi puis levais mon verre à leur santé. Laisser pisser... Tout le problème de ma putain de vie.

— Ben vous voyez les filles, c'est pour ça que je n'aurais jamais que zéro chance de baiser avec une de vous deux... Et si par hasard on se faisait un plan à trois, à mon avis, ça serait un massacre. Surtout pour le p'tit Marc. Merci quand même pour vos avis...

Après avoir effectué ma révérence, mon verre à la main et sans demander mon reste, je filai vers la terrasse. Une envie subite de fumer une clope, voire deux, voire dix... Juste être tranquille, souffler un peu et se retrouver avec soi... Tristesse... Le sentiment qui prédominait à cet instant c'était la tristesse. Une immense tristesse mélancolique, bleue et lourde, qui enrobait lentement la moindre particule de mes cellules... Notre Bernard Werber des familles décrirait sans doute mieux le phénomène... On s'y habitue jamais vraiment... Cette certitude d'être seul... La certitude que, quoique l'on dise, peu importe les mots, la forme ou le ton que l'on emploie, on ne sera pas compris. Que personne ne fera l'effort de comprendre... Ça allait au-delà du film, c'était ma vie... Demain je rendrai mon chèque et arrêterai cette mascarade. Ça me dépassait que les gens soient prêts à jouer les bêtes de cirque en échange d'un peu de renommée... C'est pour ça que je resterai là où je suis, tout en bas... Bon Marc, allez mon pote ! C'est pas grave ! C'était quand même une chouette expérience et t'as vécu des trucs cools ces derniers temps... Ça t'a changé de ton isolement ordinaire, un peu. Pour le reste, t'as rien perdu...

J'ai vu Lola se pointer sur la terrasse, son visage s'était radouci. La cause à ma tronche ou alors à ses propres réflexions ? Allez savoir ces mystères... Elle me demanda si ça allait. Non Lola, ça n'allait pas... Mais je n'ai rien dit... pas un mot. À la place, j'ai posé mon verre et me suis approché d'elle... tout prêt... tout contre... Là, comme si j'étais un putain d'assoiffé devant une source, j'ai joint les mains, et je

l'ai suppliée des yeux de bien vouloir y laisser couler ses joues... Miracle, elle a bien voulu s'y verser... Il était là, j'avais son beau visage dans mes mains... Et, maintenant, j'avais quand même peur d'y boire à cette eau-là... Avec le souffle chaud des envieux, lentement, presque par crainte, mes lèvres ont goûté les siennes... Tendre poison... C'était doux, ça avait l'amertume de la bière. Alors, j'en ai bu un peu plus, et nos bouches, entrouvertes, ont invité nos langues à danser... C'était long et c'était chaud... Un refuge de délicatesses... Mon cœur asséché a pu s'abreuver... Mais il n'y avait aucun amour à espérer...

L'instant suivant, rafraîchis, nous nous contemplions, dans ce recul des corps qui ponctue toujours les premiers baisers... Lola a vu mes yeux, j'ai vu les siens, et je crois que tout le monde savait... Nos corps se sont serrés, très fort, comme aimantés, et, sans trop m'en rendre compte, sans trop savoir pourquoi, dans la chaleur de ses bras, je me suis mis à lui murmurer au creux de l'oreille, tout bas...

Je lui ai dit que je comprenais ce qu'elle voulait me dire. C'est ce que Jules tentait de me faire entendre aussi... J'avais entendu. Enfin... Je crois. J'étais simplement incapable de pouvoir l'accepter. Ça me paraissait hallucinant ce truc-là, complètement dingue, une sorte de quatrième dimension où tout le monde était à côté de la plaque et trouvait ça normal. Et comme moi, là-dedans, sans vouloir jouer les Caliméro, je trouvais ça « vraiment trop injuste », me voilà vu comme le fouille-merde, l'orgueilleux, le connard. C'est vrai que j'étais crétin, après tout, on ne faisait que récupérer et travestir mon boulot pour en faire tout ce que je haïssais : de la merde commerciale grand public sans âme. Vraiment pas de quoi fouetter un chat. Ça serait comme trouver ignoble que le psy de votre ex – celui qui a envoyé votre chère et tendre se faire des "amis" sur les sites de rencontres – vous propose son aide et porte plainte contre vous dans le même temps... Allons Marc, c'est tout à fait normal dans l'étang moderne, y'a rien de tordu là-dedans ! En revanche, une révolte viscérale, quand on ressent de façon totalement légitime qu'on est en train de se faire niquer la gueule, là, ça craint grave ! On ne peut combattre la vibration de ses tripes sans risquer de se trahir. Mais mon p'tit Marc, t'as pas encore pigé que la fidélité et l'intégrité étaient à la marge ? C'est ce qu'on appelle idéologiquement *être progressif*. L'enrichissement personnel grâce à l'exploitation de l'autre... Ça s'est greffé jusque dans le cœur des maisons et des âmes.

Tu voulais savoir mon problème Lola ? C'est que tout ceci me file la gerbe ! J'en ai marre que les autres salissent tout avec leurs jugements et leurs opinions à la con. Et j'en ai marre que ceux avec qui je me surprends à construire quelque chose, à vouloir adhérer à un désir, un rêve commun, préfèrent écouter des pollueurs ne servant que leur propre intérêt plutôt que suivre l'intuition du rêve. Et ça me fait honte d'y croire à chaque fois, encore... J'ai une tonne de défauts, mais je suis de cette race que l'on nomme les "entiers", celle qui fait qu'un homme se retrouve baisé et seul.

Les paramètres extérieurs, les pouvoirs mis en place, l'avis des uns et des autres qui n'ont rien à voir dans l'affaire, je m'en tape comme de ma seconde branlette – la première est toujours inoubliable. Ça serait comme écrire un roman et demander aux uns et aux autres des directions pour l'histoire, les dialogues, et pourquoi pas le style...

La seule chose qui vaille vraiment la peine, c'est que le résultat final approche au plus juste de ce qui nous correspond à nous, pas qui plaise aux autres... Est-ce si étrange ce genre de raisonnement ? Si révoltant ? Suis-je donc le seul être humain droit dans ses pensées, à m'engager sans chercher à enfumer l'autre ?

Les jugements sont légions Lola, dans les usines, les familles, les "amis"... ils sont pleins à parler au nom de "ton bien". À toi de savoir discerner ceux qui te proposent et ceux qui te dirigent... Sans doute que par le passé j'aurais insisté moi aussi, j'aurais forcé les choses, tenté d'imposer mon choix, ma vision, mes ressentis, dépensé une énergie considérable pour me battre et faire comprendre, faire entendre à l'autre toute la perversion de ce qui se passe, pour que le rêve ne meure pas... Mais comme je n'aurais pu le faire que de façon passionnée, intense, on m'aurait pris pour un fou, un malade, un excentrique, un impulsif ou je ne sais pas trop quoi encore... On m'aurait pris pour tout sauf un être humain avec un son de cloche différent.

Ça ne sert à rien de gueuler dans un monde de sourds... Alors j'écris maintenant tu vois ? Et même ça, je sais qu'il y en a qui cherchent mesquinement à souiller mes mots... Peu importe, j'ai pris le parti d'être honnête, si ça veut dire hors-la-loi, ça me va. Mais devant des juges, je n'ai plus rien à dire, ces résidus de capotes n'auront qu'à me lire, même si leurs cervelles étriquées se feront une joie de déformer mes propos...

Lola tu sais, je suis fatigué de tout ça... Je me suis longtemps épuisé et puis j'ai compris qu'il était inutile de se battre face à la connerie et la bonne pensée généralisée. C'est elle qui a le pouvoir, pas moi. Trop de gens sont téléguidés d'une façon totalement différente de la mienne et, ils sont bien trop nombreux.

Alors oui, j'ai un problème, et je ne sais pas comment appeler ça... Toujours est-il que j'ai pas signé pour la daube qui est en train de se tourner. Et je sais que toi non plus...

Comme tu l'as dit, je suis en bas de la pyramide. Et ceux qui sont en haut je leur chie à la raie ! Mais comme je serai le seul à le faire, ma merde ne montera pas assez haut pour les engloutir, et elle me retombera dessus... Alors, je vais juste me dérober du socle, qui ne bougera pas pour autant... Toutes ces conneries ça ne me correspond pas, et ça me fait mal...

Tu peux me juger comme un post-ado complètement névrosé et écorché, t'auras sans doute raison, mais sache que je m'en fous d'être célèbre, ou riche, ou reconnu, ou d'avoir la gloire, ou une autre foutaise dans le genre. Je veux être un homme, c'est tout, et si possible un bon écrivain. Après, faut avouer que je suis une vraie fillette ! Sans doute qu'il faut que j'aille changer mon tampon...

Quoiqu'il en soit, demain, je resterai chez moi.

Sourires tendus en collés-serrés... De tout ce bordel de mots, j'étais incapable de dire lesquels étaient sortis de ma bouche, et lesquels avaient simplement glissé sur mes pensées... Le souffle chaud de Lola me caressait le cou... me ramenait au réel. Je respirais son parfum... Corps enlacés... J'étais bien... Et puis je l'ai entendue renifler... Plusieurs fois, une respiration granuleuse... Elle pleurait. J'ai voulu me desserrer et essuyer ses yeux mais Lola s'est accrochée...

— Putain Marc... Je suis désolée.

Je lui embrassai le cou, caressai ses cheveux. Y'avait vraiment pas de quoi être désolée Lola... C'était comme ça... Après un temps, on s'est un peu dessoudés. J'ai pu voir ses yeux, tout embrumés. Je m'en voulais d'avoir fabriqué ça... J'ai bu leurs larmes et fait une grimace, Lola a souri en reniflant. Un sourire humide comme un matin de printemps... Et elle m'a embrassé... un baiser longuement savoureux et salé... Puis, elle m'a saisi la main et tiré hors du Toit.

— Barrons-nous d'ici et allons chez toi.

PARADOXE D'UNE BALADE EN VILLE

— *OH FUUUUCK !!!*

Ouverture des stores en sursaut ! Ça pique ! Ils collent... Lola m'expulse de l'autre côté du canapé. Elle se lève d'un bond. « Ma culotte, où est ma culotte ?! » Je ne peux rien dire, rien faire, rien penser. Elle aperçoit un bout de tissu rose écrasé sous mon cul... Elle le tire à elle, l'enfile. Puis son jean. Ses chaussures. Elle contourne le canapé.

— Jules va m'assassiner !

— Non, je crois pas. Il a trop besoin de toi.

La voilà déjà vers la porte. Sans trop savoir pourquoi, je la suis.

Elle me demande, même si elle se doute de la réponse, si je suis sûr de ne pas vouloir venir ? Ça ira. Ok.

Lola s'engouffre alors dans le couloir puis, comme un rappel instinctif, fait demi-tour et vient m'embrasser. Un baiser de fuyard. Un baiser tout de même... Je n'ai le temps de rien savourer. La voilà partie. La porte se ferme. Seul...

Je suis là, vêtu seulement de mon t-shirt, ma queue pendant dans le matin tardif... Je regarde l'appartement... Tout est redevenu calme, vide. Je me roule une clope, prépare le café... La bulle est crevée.

Un demi-litre d'infusion noire, quelques cigarettes et une bonne heure plus tard... C'était le minimum nécessaire pour réaliser qu'au niveau confort, être assis cul nu sur une vieille chaise en paille n'était pas l'idéal... Ceci dit les formes laissées sur mon derche étaient assez sympas... Genre tatouage tribal géométrique en rose clair et rose foncé, un peu comme ces trucs laissés par E.T. dans les champs mayas... Le côté peau d'orange en plus... Bref !

Après une bonne douche, je me suis fringué et, subitement, fus pris d'une pulsion très inhabituelle, celle de vouloir acheter des légumes et des fruits... Direction le marché couvert donc...

Tout au long du trajet, aller et retour, et même durant mes achats, mes pensées étaient totalement accaparées par l'image de Lola, et la chanson d'Arno qui la reflétait : « Lola, c'est pour toi que je me lave sous les bras. » Je sais, on était loin d'une description de l'amour façon Rimbaud, mais ça lui allait... et c'était assez révélateur de comment j'étais en train de m'arnaquer... Lola, délicieux fantôme, me hantait. Un de plus.

J'ai commencé à me détester pour cette sensation et cet attachement. Putain Marc, c'est qu'une meuf. T'as la mémoire courte ou quoi ? Ok, elle a cette particularité sublime de s'intéresser à toi mais t'emballe pas ! Tu sais où ça mène de s'emballer, tu te retrouves seul, scotché et expédié...

Fallait que je bouge, que j'occupe ma tronche, sinon j'allais me flinguer... Rien de mieux pour cela que d'aller contempler les mystères de l'humanité... Les bras chargés de sacs en papier remplis de bouffe saine aux pesticides et aux engrais, l'envie me prit de déprimer pour quelque chose de vrai, alors j'ai filé vers la plage...

Il faisait beau, juste un peu de vent, comme d'hab' sur Saint Pierre... Dans l'eau en revanche, il semblait y'avoir pas mal de jus... Le drapeau orange indiquait aux baigneurs que pour trois brasses

effectuées vers la gauche, ils reculeraient de cinq bons mètres vers la droite. Dans le sable de corail, des gosses jouaient, pelle et seau à la main, tandis que leurs parents, déjà plus ou moins dilatés par la bouffe grasse et les sodas trop sucrés, se contentaient de se faire frire la pilule. Bien entendu, leur face était toute entière braquée vers leur téléphone...

De l'autre côté des récifs, on apercevait les voiles des kite-surfeurs. Elles capturaient les souffles du vent pour permettre au gus posé sur sa spatule en plastique de glisser sur l'eau et, tout en tenant ferme sa voile, de contrer les vagues. Le risque de chuter entraînait au mieux la possibilité de se faire becqueter par un requin, au pire celle de défoncer un peu plus le corail... Dire qu'ils font partie du progrès... Mais je suis sans doute trop haineux, ou trop négatif comme mec, pour apprécier comme il se doit ce genre de spectacle tellement chébran... Suis-je né comme ça ? Le suis-je devenu ? J'aurais voulu m'apercevoir du moment où tout a changé... J'aurais agi différemment. Aurais-je agi différemment ?

J'étais bien content de mon quota de déprime, et je commençai à en avoir marre... Surtout, j'avais fait le tour de mes pensées pour la plage... Donc, je me suis engouffré dans les rues, autre visite zoologique très intéressante... La rue marchande principalement... La Rue Des Bons Enfants... Étonnant comme titre ! J'avais entendu un mec, je ne sais plus qui et je ne sais plus où, à la radio ou sur une vidéo peut-être... Il parlait de son père commerçant. Il le jugeait en "bon commerçant". Pour son père, une transaction réussie se résumait à un principe : Je gagne, mais tu ne perds pas... On en était quand même loin aujourd'hui...

Céline écrivait « la rue des hommes est à sens unique, La Mort tient tous les cafés. » Ici, la rue marchande est à sens unique, l'artifice tient toutes les boutiques. Mais sans doute est-ce une façon comme une autre d'oublier la mort...

C'est d'un mystère grandiose cette rue, et tout ce qui s'y passe dedans. Tout est curieux... Les femmes surtout, en premier... Qu'est-ce qui les pousse donc à lécher les vitrines ? Pourquoi s'acheter cette jolie jupe, ces belles chaussures, cet ensemble de boucles d'oreilles, ce vernis à ongles "tendance", alors qu'il y en a déjà tant de tout ça à la maison, dans le dressing, l'armoire, la salle de bains ? Quelle est la raison ? Est-ce vraiment une vocation personnelle ? Purement féminine ? Les femmes sont-elles, plus que les hommes, à ce point attirées par des frivolités ? Ou est-ce pour plaire aux hommes, à "votre homme" toutes ces futilités ? Lui ne vous préférera jamais mieux qu'à poil. Mesdames, le monde de l'homme vous a réduit à un rôle d'esthétique. Cette esthétique fait aussi une partie de votre pouvoir, certes, mais lors de vos révolutions, en prenant la place qui vous était due, vous n'avez fait qu'aggraver votre position... Ne souhaitez-vous donc qu'être un joli bibelot au bras d'un macho ? Alors c'est ça ? Les gens n'en ont rien à faire d'une rencontre. Ils ne veulent qu'un bel animal de compagnie, assumant leurs envies sexuelles, sentimentales ou sociales...

Justement les couples, les voilà... Si communs et si singuliers en même temps... Ils se baladent bras-dessus bras-dessous, hanche contre hanche, tentant d'avancer au même rythme, simulant la symbiose tout en cherchant une cadence moins inconfortable que celle qui condamne leurs bassins à se heurter à chaque pas. Pourquoi font-ils ça ? Est-ce pour eux cette tenue ? Ou pour les autres ? N'est-ce pas pour signifier et élabousser la foule de leur bonheur, de leur supériorité d'être en couple ? Comme d'un air de dire « Hey, t'as vu ? Nous sommes chacun la propriété sentimentale et sexuelle de l'autre. Et toi tu es tout seul. Et dans le code de la logique sociale, tu es moins que nous ». Ils se promènent, ils se pavent, affichant l'autre comme un objet ostentatoire de conquête. « Regardez comme il est beau MON mec ! Regardez comme elle est désirable MA meuf, dans sa jupe légère et campée sur ses talons. Et c'est MÔA qui la pénètre, MÔA qui la tripote, vous, vous ne pouvez la toucher qu'avec vos yeux. Et encore pas trop, sinon c'est un manque de respect et je vous les crève ! »

Au cours de la nuit passée avec Lola, à un moment, je lui ai dit préférer être malheureux et libre que me sentir enchaîné et heureux. Elle m'avait répondu avoir rarement entendu un truc aussi con... Maintenant que j'écrasais ma clope sur le trottoir en regardant les heureux attachés, je me suis dit qu'elle

avait probablement raison... Elle avait raison parce que, déjà, c'était une femme. Et les femmes – celles qui s'en donnaient la peine en tout cas – à bien des égards disaient des choses beaucoup plus profondes que les hommes. C'est pour cela que leurs mots flinguent... Freud, au début de son *Introduction à la Psychanalyse*, avait décrit le concept d'une façon assez remarquable, disant qu'avec des mots, un homme – ou une femme – pouvait rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir. Étrange alors, que l'on ne puisse être inquiété juridiquement pour ses mots...

Malheureusement, pour beaucoup d'entre elles, les femmes avaient le défaut de donner à leur chatte le statut d'un trésor antique... À qui la faute ? Personnellement, je me suis plus souvent recueilli entre des cuisses que dans des temples grecs... Quant à nous, au bout du compte, nos bites ne valent pas grand-chose. Un autre peut aussi bien lâcher la semoule et faire l'affaire. On est zappable, trouver un compagnon de limage est facile, surtout quand elles sont encore jeunes, jolies, surtout avec l'époque... Tu n'es qu'une bite mon pote, dès que tu tailles en berne, tu ne sers à rien.

Le vagin en revanche, pour peu qu'il se présente au sommet de belles jambes élancées et coiffées d'un œil rieur, il peut représenter à lui seul tous les bonheurs et toutes les angoisses de l'homme... Humide ou sec, large ou étroit, le périnée vivant ou dormeur, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Alors peut-être que ça commençait par là le secret du couple ? Trouver une fille qui aime bien ton humour un peu bizarre, et dont la moulure intérieure s'entendait bien avec le calibre de ton chibre ? Après le reste, ce n'était peut-être que des frivolités ? Pourquoi demander plus ? Tant que ton plumard était gardé chaud par une présence et que tu partageais ton repas en compagnie, t'étais déjà bien luné...

Ben non, j'ai jamais pu me contenter de ça... C'est ma connerie... Je suis le genre de mec à pousser la complicité au point de vouloir tenir les cheveux de ma copine pendant qu'elle vomit son trop plein d'alcool dans les chiottes... Quoique... J'avais vu la mienne vomir son avortement. On peut pas dire que les liens s'étaient resserrés... J'avais merdé sur toute la ligne... On connaît la suite... bref ! Toujours est-il que quitte à ne pas tout avoir, j'aime autant ne rien posséder. Vivre le purgatoire d'un couple médiocre en demi-molle ne me correspond pas...

Ne le voyaient-ils donc pas, tous, qu'un jour ils se feraient trahir ? J'voudrais redevenir un imbécile heureux comme au temps de mes premiers émois...

Décidemment... malgré ma nuit de rêve mon cerveau m'empoisonnait ! Comme j'étais à deux doigts de sulfater tout le monde dans la rue, j'ai avancé au trot pour rentrer chez moi... Il me restait un peu de whisky, ça ferait passer les pensées... Mais qui vis-je postée devant ma porte, tout sourire, vêtue d'une légère robe noire et chaussée de jolies sandales ?

— Salut l'Actrice. Déjà fini ?

— Je reprends dans quatre heures pour une scène de nuit.

— Comment ça ? Jules ne s'est pas vendu à Hollywood au point de passer à la nuit américaine ?

— T'es trop dur avec lui, il fait ce qu'il peut...

— Ouais... J'imagine que t'as raison...

Petit bisou de bonjour... J'allais incérer la clef dans la serrure mais Lola m'a tiré en arrière.

— Ne rentre pas dans ta grotte tout de suite. J'ai envie de me promener en ville avec mon Cro-Magnon d'écrivain sous le bras...

Ironie quand tu nous tiens... J'affichais ma bouche boudeuse en espérant qu'elle change d'avis, mais je luttais contre ses yeux de séductrice merdeuse... Elle avait le don quand même... Elle savait me prendre... Comme si, intuitivement, elle arrivait à me saisir, à "capter" ma fréquence et s'aligner dessus. Comme si elle avait tout compris de moi, alors que, je devais bien le reconnaître, Lola demeurait un mystère...

Je posai donc vite fait mes courses dans l'entrée, et j'y retournai, bras-dessus bras-dessous ou se tenant la main, à sillonner les rues remplies de débauche et de consommation, accompagnés des derniers rayons de soleil...

Lola semblait émerveillée par le métissage de l'île. Elle disait que ça lui rappelait New York. J'ai pas trop compris ce que ça voulait dire. Peut-être que si un jour j'y vais...

Je devais me rendre à l'évidence, même si ça me déplaisait, j'adorais être en compagnie de Lola. Y'avait une sorte de magie dans l'air quand on était tous les deux.

Dans la rue, les gens se retournaient en masse sur notre passage. Devinez pour qui ? Sans tenir compte de son côté star, son allure et sa beauté suffisaient à vous faire cligner des yeux. Y'en a quand même qui devaient se demander ce qu'une femme pareille faisait accrochée au bras d'un gars comme moi. Ça sortait de leur grille de lecture. Sans dire que je ressemblais à un monstre démoulé trop chaud, j'avais quand même la dégaine décharnée, et mon visage ne respirait ni la santé ni la joie de vivre... Si les gens ne se posaient pas cette question, moi je me la posais. Seule Lola avait la réponse... J'avoue ne pas avoir osé lui demander... Mais voilà, je me retrouvais à la place de ces couples que je regardais deux heures plus tôt l'œil exaspéré...

— C'est marrant, dit Lola, on dirait que t'es pas content de marcher avec moi.

— Au contraire, j'en ai les fesses qui font bravo.

Elle récusait un sourire aussi douteux que ma phrase.

— Ben tu le montres mal...

— Je m'empêche c'est tout. Parce que je veux te considérer comme autre chose qu'une belle femme ou une superstar. Je pourrais le faire. Me sentir extrêmement fier. T'imagines, moi un petit bonhomme de rien du tout dont le bras est accroché à l'IM-MEN-SE Lola Kriswart. Y'en a qui tueraient pour être à ma place... Pense à tous ces mecs qui découpent tes photos dans les magazines et les collent dans leur placard ou leur journal intime.

— Tu sais au vingt et unième siècle c'est plutôt dans les téléphones que se font les collections de photos.

— Si tu veux. Mais quoiqu'il en soit, je ne préfère pas penser comme ça. Ce n'est pas contre toi c'est...

— Je sais.

— Mais je suis très heureux que tu sois là Lola. Je me sens bien avec toi.

— Et c'est ça qui te pose problème pas vrai ?

— T'as pas idée...

Lola s'arrêta devant une vitrine de fringues pour femmes. Je me voyais déjà porter des sacs de lingerie... Pas ça Lola, pas ça... Moins d'une minute plus tard, une ado vint à notre rencontre et demanda à Lola de faire un selfie avec elle. L'actrice accepta avec un grand sourire. Un gars vint dans la foulée demander un autographe, puis un autre... Je sentais que ça allait pas le faire, mais je voulais pas me montrer désagréable. C'est finalement la belle qui me prit par le bras.

— Désolée, je ne pensais pas qu'on me reconnaîtrait... Viens, l'idée c'est de ne jamais rester fixe...

Je comprenais pourquoi... Ça avait au moins l'avantage d'éviter de faire les magasins... Elle m'expliqua, Lola, sa vie. Je ne pouvais pas comprendre, ni ressentir, on ne peut pas comprendre ce que l'on ne connaît pas. Mais j'essayais... Pour elle, le luxe ce n'était pas les limousines, les millions ou la gloire. Le luxe c'était de se balader incognito au bras d'un écrivain, ou de se poser tranquillement dans un bar comme lors de notre première rencontre.

— Tu veux savoir ce qui m'a séduite chez toi ?

— Mon corps d'Apollon et mes performances sexuelles hors normes ?

— Presque... C'est que tu m'aies amenée au Toit en tenant à tout prix à ce que je reste inconnue. Personne n'a jamais fait ça.

J'ai arrêté ma marche et l'ai prise par la taille pour la coller à moi. « À votre service Madame ». Nos bouches se sont rapprochées et on s'est roulés un patin gros comme ça. En pleine rue, les yeux fermés,

j'hurlais à tous les mecs qui passaient « Eh t'as vu gars comme elle est belle cette nana ? Presque parfaite.
Ben pour le moment elle est à MÔA ! »

LE DUR MÉTIER DE JOURNALISTE

Qui dit *sortie d'un livre dont vous êtes l'auteur et SURTOUT quand vous écrivez un film où joue Lola Kriswart* dit aussi, et ça je l'ignorais, interview par des journalistes. En soit, l'exercice aurait pu être cocasse, et puis il s'agissait du plus grand journal de l'île. Pas de quoi rivaliser avec le *Times* non plus, y'avait que deux feuilles de choux se tirant la bourre ici...

Mais comme dans toute bonne histoire incluant votre dévoué Marc, il fallait un "hic". Le hic en question, c'est que la journaliste mobilisée pour me tirer les vers du nez avait TRÈS brièvement été ma maîtresse. Et pour une fois, la fin n'était pas de mon fait, ni vraiment de ma faute. Au contraire, j'y étais plutôt attaché à cette môme. Les filles drôles, jolies et cultivées, ça court pas vraiment les rues... Très mauvaise baiseuse en tout cas. Savoir siffler du vin ne fait pas forcément bien souffler dans le nœud... Cette histoire aurait pu se terminer de façon cordiale, amicale même, mais il s'avère qu'elle m'avait fait un coup d'hypocrisie bien fourbe dont ma gentillesse naturelle avait encore du mal à se remettre... Aussi, comme j'avais effacé son nom de mon répertoire, quand ce numéro inconnu s'est affiché, comme un zèbre monochrome, j'ai répondu.

— Ouais.

— Salut Marc, c'est Laurie.

— Laurie qui ?

— Laurie. Tu sais bien. Qui bosse à *La Gazette Bourbon*.

— Qu'est ce qui t'arrive ? T'es en panne de queue ?

— ... Non. Je dois t'interviewer pour la sortie de ton livre. Félicitations au fait.

— Tu parles !... C'est pas possible.

— Pourquoi ?

— J'suis *overlock* comme diraient tes abrutis de copains avocats.

— Tu m'en veux encore pour ça ?

— Pas que.

— Laisse tomber, dis-toi que c'est juste professionnel.

— Laisse tomber, dis-toi que j'suis juste émotionnel. T'as qu'à lire mon livre et en faire la critique, ou faire la critique sans le lire, ou inventer l'interview j'en ai rien à cirer. Ciao Laurie.

Je raccrochai. Okay... je sais : « Marc, tu mets pas toutes les chances de ton côté. » Ou une bêtise du genre pas vrai ? Je vais vous donner une info. Peu importe de quel côté je me place, la chance est forcément de l'autre, et je dis pas ça en me plaignant. Simple constat de trente ans de vie pourrie.

Un malheur n'arrivant jamais seul, le téléphone s'est remis à chouiner dix minutes plus tard... C'était Matthieu ce coup-ci, le rédacteur en chef du petit magazine événementiel dont j'ai déjà parlé, un mec avec une coiffure digne d'un mousquetaire.

— Salut Marc, je cours après les pigistes, tu veux un peu de boulot ?

— Pas possible, je suis *overlocké* avec le film, mentis-je en me rallumant un mégot qui traînait dans le cendrier. Et puis j'te signale que tu dois toujours me payer mon dernier article...

En réalité c'était deux. Mais le premier il ne l'avait pas pris donc n'avait pas cru bon de me le payer...

— Ah ? Je vais m'en occuper. Je comptais sur ton instinct de crevard pour m'alléger un peu le boulot... Y'a un groupe à chroniquer ou un article de tourisme à faire dans l'ouest.

— Tu sais très bien que j'ai pas de caisse... Si ton groupe c'est du reggae genre *DJah Zayonne Vaye-bréchionne*, c'est sans moi.

— Non, c'est un groupe de rock, il doivent faire un concert dans un mois.

Petit temps de réflexion là... Quand on me propose l'écoute d'un groupe de rock débarquant sur Bourbon, j'ai toujours un flip. Soit je vais tomber sur du rock anglais en demi-molle, soit sur des gros bourrins qui n'ont rien inventé depuis Sepultura. Les légendes claquant les unes après les autres, je désespérais de voir débarquer des groupes encore habités par l'âme du rock, la vraie.

Mais fallait que j'accepte. Pas par envie, ni compassion, ni fraternité, mais parce qu'en refusant, je redoutais que Matthieu ne me donne plus de boulot... Et une pige par-ci par-là, ça payait les bières et le poulet industriel. Puis je l'aimais bien ce bougre, avec sa tonsure soyeuse. Déjà que je connaissais pas grand monde me supportant, fallait au moins que je garde la possibilité de me faire inviter à une ou deux soirées jeu de société de temps en temps...

— Ok, envoie la doc...

En attendant que ce cher Matthieu me maillise tout ça, je me suis mis à écouter un peu ce que faisait ce groupe via ce monstre de distribution et de promotion qu'est *YouTube*... Le premier morceau était un instrumental de plus de trois minutes extrêmement chiant et dépourvu d'intérêt. Comme je déteste critiquer et défoncer le boulot des autres, je croisais les doigts pour que le reste soit mieux... Effectivement...

La voix du chanteur changeait totalement d'un morceau à l'autre... Sur certaines pistes, on aurait cru entendre ce bon vieux Joe Strummer chanter d'outre-tombe, sur d'autres, la voix d'un Lou Reed halluciné ou carrément Robert Smith. D'ailleurs, un des titres était pour moi le chaînon manquant entre *10.15 Saturday Night* des Cure et le *Lalalala* de ce putain de jeune groupe couillu suintant le rock sous perfusion qu'est Chikitas. J'appréciais les intros très lourdement bluesy, dans la lignée d'un bon Stooges, version 2016, avec ce côté crise financière qui nous énerve tous, chose à laquelle le groupe de l'Iguane ne pensait pas vu qu'il passait son temps à se défoncer et à baiser... La basse oppressante et cette guitare toute dégueulasse de partout donnaient un cachet particulier au groupe, un son tout droit sorti de la cave à Raymond. Pour catégoriser, puisqu'il faut en passer par là, j'écoutais ce que l'on appelait du garage, ou du punk blues si vous voulez, les crêtes en moins, l'expérience en plus. Un truc qui faisait très plaisir : leur guitariste avait les couilles de tenter des solos sur quelques morceaux, ce truc dont on fait les groupes de légende et qui avait disparu des ondes ces derniers temps... Bref, c'était du bon, et j'y passais trois heures à prendre des notes...

Comme la documentation pour finir de peaufiner l'article se faisait attendre, j'ai relancé Matthieu par *Fesse-bouc*. Et là, je me suis pris un bon vieux retour de karma des familles...

— Je l'ai filé à un ancien qui voulait l'article, il est prioritaire...

— Attends, là tu me niques ! T'as qu'à dire à ton ancien d'aller se taper le tourisme à la con dans l'ouest.

— Le prends pas comme ça...

— Ben pour le coup je prends plus rien là... C'est pas la peine de courir après les pigistes si c'est pour leur baiser la gueule dans la foulée.

Une chronique envoyée à la poubelle, une seconde pas payée et une troisième commencée à blanc...

— En tout cas, si t'avais déjà pris des notes, c'est que t'es très pro...

Pour ce que ça rapporte... Il m'est venu ce que les chauves-souris appellent « avoir les couilles à l'envers »... Fallait que je sorte de chez moi sinon j'allais péter un truc. Tant mieux, je devais aller consommer...

À l'encaissement du chèque pour le film, je m'étais fait un petit achat compulsif. Pour écouter la musique sur mon ordinateur, je n'avais qu'une toute petite enceinte toute pourrie. Alors, je m'en étais acheté une un peu plus pêchue, le genre de ces nouvelles enceintes portatives qui marchent au *Bloutouffé*.

Jusqu'ici, tout va bien... SAUF QUE, bien entendu, mon ordinateur, vieux modèle, n'avait pas le *Bluetooth*. Alors je suis allé à *Confo* pour acheter un câble... Pas de câble dans les rayons. À la place, j'ai vu un petit boîtier appelé "Adaptateur Bluetooth". J'ai demandé au vendeur, non pardon, ça s'appelle un "conseiller clientèle", si ce truc-là pouvait résoudre mon problème...

— Pas de souci, avec ça t'es tranquille.

Bon. Je rentrai chez moi content d'avoir dépensé presque vingt euros pour écouter enfin de la musique avec un son convenable... Le scotch du carton était tellement costaud que bien entendu, en voulant l'ouvrir, la languette s'est déchirée ! J'ai sorti le petit boîtier et l'ai branché... Deux heures de prise de tête et quatre mails envoyés au fabricant plus tard, j'appris que cette merde ne me servait à rien. En gros, j'avais en ma possession un récepteur, alors que je voulais un émetteur... Ok me dis-je en mon for moi m'aime, le vendeur-conseiller-clients-truc-bidule-chouette s'est planté et m'a fait acheter le mauvais produit, je vais me faire rembourser tranquille... C'est là qu'on rigole... J'y suis retourné une première fois – vingt minutes en montée sous un soleil de plomb – et il leur a fallu dix minutes pour me dire de revenir quand il y aurait un responsable... Bon... Aujourd'hui était le jour du responsable. Je lui expliquais mon histoire, posément, sans mensonge. J'ai vu tout de suite qu'il avait pas l'air d'accord...

— Vous avez déchiré la boîte Monsieur. C'est invendable maintenant.

Je croyais que de toute façon, dès qu'un article était sorti, il ne pouvait plus être vendu au prix du neuf ? Mais je me trompais peut-être. Second argument :

— Mais c'était écrit sur l'emballage Monsieur.

Y'avait écrit, effectivement, en anglais : RECEIVER. Si ce mot n'avait jamais été dans un morceau d'AC/DC c'était impossible que je le connaisse. J'ai pris la mouche, « c'est pour ça que j'ai demandé à ton vendeur bonhomme ». Le Raie-ce-pont-sable revint sur son premier argument.

— De toute façon vous avez déchiré le carton Monsieur. Je peux pas vous le reprendre.

— Ok, Je vous aurais acheté un frigo et vous m'auriez vendu une gazinière, vous me l'auriez pas changé parce que j'ai déchiré le carton ?

Sourire de hyène, mesquin et cynique sous une chemise impeccablement repassée.

— Ça n'a rien à voir Monsieur.

Il me saoulait avec ses *Monsieur*.

— Ah bon ? J'ai demandé un émetteur, vous me vendez un récepteur. Je vous demande du froid vous me donnez du chaud. Donc vous me niquez. Vous êtes pas le premier aujourd'hui, vous en faites pas...

Je passe encore un moment à le travailler, puis il me sort :

— Ok, je vous le reprends et je vous fais un avoir.

Sans déconner, pour dix-sept euros t'es pas capable de me rendre ma thune ? Faut que tu me files un papier bon pour six mois dans ton magasin où je n'ai rien à acheter et où je n'ai aucune envie de refoutre les pieds ? Je connaissais l'affaire, le monde marche comme ça, si je m'énervais, ça serait moi le fautif... J'ai pris ce putain de papier, et, plus énervé à la sortie qu'au départ, je suis rentré chez moi... Je le filerai à Julian l'avoir, hors de question que j'y retourne là-bas... Dix-sept euros, c'est pas rien quand on est pauvre... Si j'avais su, je les aurais bus, avec un ou deux pains bouchons gratinés...

Arrivé dans l'appartement, je me suis rué sur le clavier pour écrire ma rage. Nom de la chronique : « Cons faux : niquage après vente » Comme le reste de ma journée fut totalement sans intérêt, on va dire que c'était le seul point positif : j'avais écrit... un truc méchant. Quoique non, simplement vrai, mais de ces vérités qu'il ne faut pas nommer. Encore en surcis j'espérais que les juges n'allaient pas me tomber dessus... Vous voyez comment ça marche ?

On a le droit de dénoncer des gens uniquement dans des lieux autorisés et pour des raisons réglementées. Ces lieux de délation s'appellent des commissariats et les raisons : la Loi (pas la justice, la loi, c'est deux choses bien différentes. Plus il y a de lois, moins il y a de justice, alors que c'est la justice qui devrait faire loi). Si j'avais été surpris en train de le voler ce petit boîtier de merde, Confo aurait tout à

fait eu le droit de porter plainte. Si j'écris une chronique nommant strictement la vérité : que Confo m'a volé, cela s'appelle de la diffamation. Elle est pas belle la vie ? Mais je suis le seul que ça fait vomir pas vrai ?

Après m'être acheté une bouteille de vin, j'ouvris une autre page blanche. Je pensai à Lola, et j'écrivis un poème sur ses jambes, lorsque je les avais vues dépasser du canapé, nues, blanches et douces... Puis un autre, et encore un. Miracle ! Ça revenait ! Mieux qu'un soir de pleine lune pour un loup garou ou qu'une femme de ménage dans un hôtel de luxe pour un politicien. Le must absolu, la joie retrouvée ! Mes doigts coulaient sur le clavier, les mots fusaient, fluides et merveilleux, même la piquette que je buvais me semblait bonne ! Je torchais cinq six poèmes en moins de deux heures, tous consacrés à Lola. J'étais excité comme un gosse venant de voler son premier magazine porno chez le libraire... Je me surpris même à aimer les hommes et à écrire un poème sur l'espoir. J'étais presque drogué à l'euphorie. Si j'en doutais un peu dans ma période de sèche, cette nuit-là j'en étais persuadé, la poésie était la forme absolue de l'écriture. Quelle tragédie que les écrivains – et le système scolaire – en aient dégoûté les lecteurs ! Quoiqu'aimer Artaud, c'est pas aidant pour être heureux...

Vous l'avez compris, malgré ma journée, j'étais dans une bonne nuit, et d'excellente humeur. Alors, comme je voulais transmettre ma joie de vivre au peuple entier et aux pauvres travailleurs, et que les seuls que je connaissais bossant en pleine nuit se trouvaient au bord de la plage, je me suis rendu sur le plateau de cinéma...

AMOR FATI

Il nous faut de l'immédiateté dans ce monde. On aime plus ni apprendre, ni accepter. On compte. C'est sur les erreurs et les faiblesses de l'autre qu'on est le plus vache. On ne s'aime plus, on se possède seulement. L'autre n'est qu'un réduit de projet servant notre propre choix de vie. S'il peut s'y soumettre tant mieux, sinon, tant pis. Mais il est hors de question de nous plier aux envies de l'autre, ça sert à rien qu'à perdre du temps. Le temps c'est tellement utile pour s'abrutir, et ne pas croire qu'on est rien, ça se rentabilise en connerie le temps, pas en service. L'amour n'a plus sa place. L'amour est licencié.

Le désir de vivre ensemble n'existe pas, il n'y a que le projet qui compte. Le couple est une entreprise cotée en bourses – sauf pour les lesbiennes, ça va de soi. Faut qu'il soit rentable, d'un coup. Ce serait fortement intolérable qu'il boite, faut filer droit dans cette époque tordue.

Malheureusement, je suis un mec bourré de doutes. Ça me rend plus fragile certes, plus triste, mais plus lucide aussi, peut-être moins con des fois et sans doute plus humain, pour ce qu'il m'en reste... Je me cognais dans des riens à me croire au-dessus de tout, mais maintenant, j'affrontais une vérité que je ne pouvais plus nier : Seul, comme toujours. Seul... avec Lola.

Elle est entrée dans ma vie et a tout chamboulé, d'une bien jolie façon. Moi qui ne demandais rien d'autre que ne plus souffrir, voilà que je me mettais à l'embrasser cette putain de réalité, l'acceptant comme partie intégrante de mon destin... Pour un peu, je devenais mystique et bouffais du soja ! Nietzsche avait raison, le chaos – comme le Bonheur – était bénéfique, il m'avait rendu plus fort.

Fallait bien le dire aussi, Lola m'acceptait davantage que ce que je lui rendais... Son statut social surtout, me posait de la peine... Sans question de jalousie, mais merde, dans les rues, j'avais l'impression de me balader au bras d'une négresse durant l'Apartheid. Ça me collait la gerbe les regards des gens, les photos prises à la sauvette, nos instants et mon portrait volés, racolés par quelques journaux et glacés sous leurs pages plastique. Être sous le feu des projecteurs c'était le boulot de Lola, pas le mien. Moi je voulais juste vivre notre relation tranquille. Difficile...

Ça faisait un peu plus de deux mois maintenant que nous étions à la colle... Ce jour-là, il faisait gris sur la plage. Il avait plu durant la nuit. Sous nos pas, le sable encore détrempé dégringolait dans une lenteur lourde, marquant l'empreinte de nos semelles côte à côte. Arrivés en bout des quais du port, nous nous assîmes sur les rochers de la digue, observant les vagues kamikazes se flinguer sur la barrière de corail avant de finir leur lutte sur le rivage. Nous étions seuls ou presque. Il était encore tôt. Lola était un peu enrhumée, son petit nez droit affichait une douce couleur rouge qui contrastait étonnamment avec la blancheur de sa peau. Je la chambrais sur ça, elle bronzaît peu, je lui disais qu'elle était aussi blanche que la tignasse de Billy Idol. C'était un peu exagéré... Billy était plus foncé !

Enlacés dans le vent brumeux, nous savourions le réel du présent.

— Marc, pourquoi tu ne m'as jamais présenté à tes amis ? Tu as honte de moi ?

— Quelle idée ! Non, c'est de moi que j'ai honte. Pourquoi tu tiens à les rencontrer, on est pas bien juste nous deux ?

— Si. Mais j'ai envie... je sais pas, ils sont une partie de ton monde que je suis curieuse de connaître.

— J'en ai pas tant que ça des potes tu sais, surtout ici.

— Au moins un. Fais-moi au moins rencontrer un de tes amis, juste pour aller boire un verre ensemble.

Comme un fait exprès, je reçus un message sur mon téléphone, c'était Julian. Il y avait une petite soirée d'organisée ce soir, chez ses potes lutteurs, j'étais invité.

— Ben tu vas être contente ma belle, je pense que ton souhait sera réalisé dès ce soir.

Les potes lutteurs de Julian... Ouais, faut que je vous raconte ça aussi... Des fous furieux pareils, limite déments, on en rencontre pas tous les jours... Depuis petit, et de façon très disparate, j'ai touché à pas mal d'arts martiaux et sports de combats, en parallèle d'un peu de guitare. On s'amuse et on se défend. La vie pour les autres c'est ça non ? Si j'avais vu ses côtés chiennes à ce point à la vie, j'aurais persévéré sur ces voies. À trop aller au bout des choses on en prend plein la gueule... Mais c'est en venant racler l'os pour voir ce qu'il y a en dessous du jambon qu'on devient un écrivain valable... Toujours est-il que mon parcours martial m'amena à m'intéresser exclusivement au combat rapproché, ce que l'on appelle aussi vulgairement le "combat de rue". Krav maga pour ceux qui connaissent. C'est ce que j'ai pu trouver de plus complet, de plus efficace et de plus pragmatique, car affranchi de toutes règles. Si j'avais une assez belle palette technique et un bon "vocabulaire" en ce qui concernait les percussions, coups de pieds, coups de poing, coude... je dois admettre que je n'y connaissais pas grand-chose dans le domaine des saisies et des projections. Alors un soir, pour en apprendre un peu et aussi me décrocher, je suis allé accompagner mon pote à son entraînement de ce qui est sans doute une des plus vieilles disciplines sportives du monde... Qu'est-ce que je foutais là ? C'était quoi ces animaux ? Tous ces mecs étaient des bœufs ! Même le plus maigre, je rentrais quatre fois dans son t-shirt. Julian aussi, pourtant assez caisse, faisait brindille à côté de certains.

J'ignorais tout des règles mais, de ce que j'ai pu en découvrir, la lutte est un vrai sport de sodomites. Premièrement, si tu passes derrière le mec, tu marques des points, étrange ! Pour ce qui était des techniques au sol, j'ai toujours appris qu'il fallait faire face à son adversaire. Pas là, enfin... Disons que le but est de retourner l'autre pour l'allonger sur le dos, et le faire perdre... encore étrange... Donc, quand tu te retrouves à plat ventre, tu restes à plat ventre, tandis que le gars te grimpe dessus par derrière jusqu'à trouver un moyen de te retourner. Mouais...

Pour mon dépuelage, je peux bien dire que durant tout l'entraînement ils se sont fait une joie de me passer dans une machine à laver, mode essorage. Ça remettait les pendules à l'heure... et en cadeau, j'eus droit à de belles brûlures sur les tatamis, qui ne manquèrent pas – en plus – de m'offrir un bel herpès circiné.

Mais l'ambiance parmi les lutteurs était vraiment chouette, et la montée progressive de leur connerie était proportionnelle à leur bonne humeur. Tu sais où le délire commence, tu ne sais jamais où il s'arrête... Un exemple, parmi tant d'autres : Un des lutteurs, qui par le passé avait participé au championnat du monde – donc gros niveau – s'était ramené avec un sachet de Schoko-Bons, les petits œufs en chocolat de chez Kinder. Première connerie : un des gars prit les œufs en disant « Avant de les manger, faut les pondre ». Sur ce, il s'en enfila cinq dans le cul. Deuxième connerie : le premier musclor – celui qui avait ramené le sachet – attrapa Julian et le plaqua au sol tandis que le second, en faisant des bruits de poule, lui pondit les œufs sur la gueule. Attendez, c'est pas fini. Troisième connerie : comme faut pas gaspiller, ils remirent les œufs dans leur emballage et un autre gars – 1,98 mètres et 160 kilos minimum – mort de faim et arrivant quelques minutes plus tard, aperçut le paquet de chocolat et commença à les bouffer sans que les autres ne lui disent rien. Quatrième connerie : une fois tous les œufs bouffés ils lui balacèrent la vérité et l'autre s'est contenté de hausser les épaules en disant « et alors ? J'avais trop faim ». Vous voyez un peu le niveau...

Lola avait loué une voiture. Je comptais récupérer Julian au passage, histoire de faire les présentations en comité réduit, mais il s'était débrouillé pour aller sur place en solo... Lola était très excitée, c'était sa première sortie "entre amis" depuis qu'elle était sur l'île. Tous les gens qu'elle côtoyait d'ordinaire faisaient partie du boulot. Comme c'était également notre première sortie en couple devant le monde, on pouvait dire qu'il y avait pas mal de "premières fois" ce soir...

Le côté convivial et familial des créoles est totalement génial. Chaque repas est l'occasion d'une fête. Entre les hommes, les femmes et les enfants, il devait y avoir une quarantaine de personnes présentes à notre arrivée. Les gosses couraient dans tous les sens ou étaient posés sur des canapés, le nez collé devant une tablette. La plupart des hommes se trouvaient réunis autour d'une grande table sur la terrasse et jouaient au poker. Les femmes, elles – hormis deux ou trois jouant au poker – étaient assises dans le jardin et potinaient tranquillement. J'aperçus Julian, un peu à part, fumant une clope dans le hamac sous le palmier, une bière à la main.

— Salut mec.

— Hey ! Salut gars, c'est cool que tu sois venu.

— Ouais. Je te présente Lola. Lola, Julian. Julian, Lola.

En chantier, je m'appelle Teuze, tout ça, tout ça... Julian nous proposa à boire. Bière pour moi et jus de fruit pour Lola. Je l'emmenais à la table des joueurs. « Salut le monde ». Serrage de mains. Ensuite nous sommes allés saluer les femmes... Les hommes m'avaient simplement vu accompagné d'une jolie fille, mais elles, en revanche – dont la moitié me prenait pour un médiocre absolu, un gros lourd sans doute pédé refoulé, en comparaison entre la carcasse de leurs mecs et mon goût pour la poésie – ont surtout remarqué qu'une célébrité entraînait dans leur jardin... Elles n'en dirent rien, pas la peine, leurs visages surpris le hurlaient suffisamment. Lola avait l'habitude, pas moi.

— Ça va aller ?

— Repose-moi la question après quelques bières, j'en saurai plus...

Installés sur une banquette en face du hamac, on a commencé à discuter tranquillement avec Julian... J'aimais de plus en plus ce mec, parce que je voyais – sans aucune hypocrisie de sa part – qu'il parlait à la Lola-petite-copine-de-son-pote et pas à Lola-grande-star-du-septième-art. Même si le sujet de la célébrité vint sur le tapis, les questions et les réponses coulèrent en toute simplicité. Les bières aidant, je me détendis. Tout à coup poudeur de poule (on va l'appeler Benoît pour la suite) se mit à gueuler de l'autre côté de la terrasse.

— Hé Marc, viens mettre ton fric sur la table, j'ai envie de te voir jouer !

— Désolé mais j'ai pas une thune, je ne savais pas qu'il y avait poker. La prochaine fois.

— Putain Julian mais t'as foutu quoi ?

— C'est combien la mise de départ, demanda Lola ?

— Vingt euros, avec recave possible.

— Je te les file si tu veux, j'ai du liquide sur moi.

— Non Lola, tu sais que ton argent...

— Dis-toi que c'est une avance, tu me rembourseras en nature... en tout cas t'as intérêt.

— Ok, ça marche, mais tu joues aussi.

— D'accord.

Sur ce on a abandonné Julian, amusé par les répliques de Lola, « Vous êtes pas ensemble pour rien... » et on s'est installés à la table. Benoît jubilait à l'idée de nous prendre du fric et, surtout, de me provoquer un peu en draguant ma belle.

— Ahh, enfin de bons pigeons ! Viens t'asseoir à côté de moi ma jolie...

Lola, souriante et complètement à l'aise, l'écouta. Tout en distribuant nos jetons, Benoît continua sur le même ton.

— Dis, il est un peu maigre ton mec... À cette table t'as que l'embarras du choix. Tu ne préférerais pas un "ti gayard peï" bien costaud à un intello qui fait que tripoter son clavier ?

Il y eu un rire moqueur, mais gentil, à la table. Moi je laissais faire. Lola, en grande actrice, lui sourit admirablement puis, posant une main sur son bras :

— Tu es gentil de te soucier de moi. Mais l'avantage du petit gringalet intello, c'est qu'il sait admirablement manier sa langue. Et tripoter son clavier lui donne un magnifique doigté si tu vois ce que

je veux dire... Tu devrais lui demander conseil, ça remplirait un peu ton cerveau à la place de tes biceps.

Éclats de rire général ! Moi je virais au rouge écrevisse...

— Benoît, t'as encore manqué une occasion de fermer ta gueule ! Tu distribues les cartes ma belle ? Ton prénom c'est ?

— Lola.

— Ok. À toi l'honneur Lola.

Elle en avait mis plein la vue par son esprit et sa beauté, elle donna le coup de grâce avec ses mains. On a tout de suite compris que ce serait la seule et dernière fois que Lola toucherait le parquet de carte... Clope au bec, elle en faisait ce qu'elle voulait. Une vraie magicienne. Cette fille m'étonnait à chaque instant. Silence de deuil parmi les hommes. On était tous calmés, tous !

Je me débrouille pas mal au poker. Sans être un kador, j'arrive à tirer mon épingle du jeu. Mais Lola c'était un niveau largement supérieur. En une heure et demie, elle avait nettoyé deux gus en faisant tapis et nous avait tous soulagés d'au moins la moitié de nos jetons. Benoît, comme nous tous, tirait la langue. Lui qui jubilait à l'idée de prendre notre fric se trouvait en train de nous payer un bon restau...

— Heu... Lola... Tu fais quoi comme boulot dans la vie ? Aïe !

On devina que sa femme, postée à sa gauche, lui avait balancé un coup de pied sous la table.

— T'es con ou quoi ? Elle est actrice. On l'a vue à la télé hier.

Regard alarmé de Benoît.

— Ah ? C'était elle au milieu des quatre noirs dans le jacuzzi ?

— Pas ce film-là !! Il est con mon doudou !

Nouveaux éclats. « T'es grillé Benoît ! »

Ils fusaient de partout les rires ! Une assemblée grande comme ça de gens heureux, amicaux, camarades. C'était beau... La soirée continua de se dérouler à merveille. Sans surprise, Lola gagna la partie. Elle me confia plus tard qu'elle avait fini quatrième à un tournoi à Las Vegas. Ceci expliquait cela...

— Contente d'avoir pris votre fric les mecs, on remet ça quand vous voulez !

— Euh... Laisse-nous le temps de nous entraîner un peu. Sinon nos femmes vont nous attacher et on va plus avoir le droit de sortir.

— Un joli morceau de viande comme toi, je ne comprends même pas que tu vois autre chose que l'extérieur d'une cave.

Lola embrassa les hommes, ils l'adoraient. Y'avait de quoi. Comme me dit l'un d'eux, c'était quand même une sacrée femme que je m'étais dégotté. J'en avais bien conscience...

De retour à la voiture, Lola me laissa conduire. Machinalement, je lui ouvris la porte passagère. Elle sourit.

— C'est donc vrai, tu es à la hauteur de ta réputation.

— J'essaie...

Le temps que je fasse le tour de la voiture, j'aperçus au travers du pare-brise Lola se pencher pour ouvrir la porte de mon côté, comme le test de la portière dans *Il était une fois le Bronx*. À mon tour de sourire. C'est les petites attentions comme ça, à la con, qui font tout. Elles disparaissent avec le temps...

Julian grimpa à l'arrière, et je démarrai...

Les néons et les bandes blanches défilant sur la route noire – aidées d'un peu d'éthanol et de fatigue dans la poire – avaient un air hypnotique. Julian et Lola discutaient, moi j'étais absent. J'affrontais une vérité que je ne pouvais plus nier... Je vivais l'instant. Grâce à Lola, il devenait de plus en plus léger, limpide, délicat. Je comprenais que toutes les lourdeurs tragiques de mon passé m'avaient conduit là où j'étais, dans cette voiture, en compagnie de deux personnes comptant de plus en plus pour moi. Mon chaos personnel avait été bénéfique...

Après avoir raccompagné Julian, sur le chemin de mon appartement, je sentis les douces lèvres

humides de Lola se poser sur ma joue.

— Merci. J'ai passé une merveilleuse soirée.

Tout en surveillant la route, je lui décrochai un sourire du coin de l'œil. Ma main quitta le pommeau du levier et vint se poser sur sa cuisse. Merci à toi Lola... Merci à toi.

BABY BLUES

Je suis si loin de l'homme que je souhaitais devenir il y a dix ans... Je suis même devenu l'exact contraire, ou presque. Je suis ce que je détestais. J'ai vécu tellement de vies... Si l'on me demandait aujourd'hui ce à quoi j'aspire, mes désirs, je crois bien être incapable de répondre... C'est que je suis en contradiction. Parce que je rêve de tout ce dont je me méfie.

Une femme m'a dit un jour : « Ton problème c'est que tu considères les gens que tu rencontres comme étant des ennemis potentiels avant d'en faire des amis ». Sans le savoir, j'étais dans le *Zarathoustra* : « Si tu ne peux pas être mon ami, sois au moins mon ennemi ». Cependant, Corinne avait parfaitement raison. Le souci avec cette femme, c'était la totale dévotion, l'absolue confiance que j'avais en elle, et l'immense, incommensurable anéantissement en douleurs que cela a provoqué. Elle a été celle qui m'a fait le plus de mal, et de loin... Alors quelle moralité tirer de tout ça ? Le Roi le notait : « Maudit soit à jamais le rêveur inutile qui voulut le premier dans sa stupidité aux choses de l'amour mêler l'honnêteté. »

Et me voici au lit aux côtés de cette comédienne... Et elle me demandait en douce de lui faire confiance...

J'ai réalisé toutes mes peurs. La pauvreté, la solitude, l'indifférence, le déracinement, la séparation d'avec mon fils, l'incapacité à trouver une place dans ce monde, l'incapacité à me faire comprendre par ce monde, la condamnation. Il y a toutes sortes de solitudes. La solitude physique est gérable. Survivre à la solitude mentale, à nu, décharné, c'est autre chose... La Mort est belle pour cela... Les morts ne sont plus solitaires.

Comme si mes pensées lui perturbaient le sommeil, Lola a bougé, elle s'est éloignée, détachée... J'ai contemplé un instant, attendri, sa jolie frimousse de femme endormie, puis les courbes de son corps nu sous les draps... J'imagine que j'aurais dû me sentir chanceux, et me lover près d'elle... Mais je me suis levé et j'ai pris une petite fiole de whisky dans le mini-bar.

Nu sur la terrasse, entre fumées et vapeurs alcoolisées, le blues de mon fils me happa... Il nous manque toujours un truc pas vrai ? Les pères qui vivent auprès de leur sang ne connaissent pas leur chance...

Dans l'air lourd, les lumières de la ville frappaient bas dans les nuages. Une nuit de ciel rouge. L'écho d'un saxophone pesant monta en moi, plaintif, solitaire. Un hurlement dans la nuit, rythmé par les battements du sang, étouffé par le whisky. La peine bleue... Tous ces moments de folie... d'angoisse... tous ces moments seul... sans lui... La petite musique devenait difficile à contenir, je risquais d'éclater. J'étais parti pour me noircir mais je me suis rappelé l'Underwood posée sur la table basse... C'était le moment... Sur un bureau pas loin, j'avais vu le cahier d'écolier de Lola, à gros carreaux. J'en arrachai une page et l'insérai entre les rouleaux de la machine à écrire. Pour faire connaissance avec elle, tranquillement, j'ai caressé ses touches... J'ai hésité un instant, mais le saxo était trop lourd... Alors, vidant mon verre, clope à la gueule, je me suis mis à boxer les touches, son percutant, métallique, deux pages de pleurs :

« Diego...

Mon p'tit gars, mon fils,
Mon plus grand amour et ma plus belle souffrance.
Presque huit ans que tu es sur la Terre.
J'ai l'impression que tu en as pigé l'essence plus que moi...
Ces derniers temps, on ne peut pas dire qu'on se soit beaucoup vus.
La faute à la vie, à la connerie du monde, ma faute...

Dès l'instant où tu es venu prendre ta première bouffée d'oxygène, je n'ai eu de cesse de t'aimer et d'être fier de toi. Ce qui se passe entre toi et moi, même en rêve, je n'aurais pu l'espérer. Savais-tu que les autres disent de nous que l' "on est très proches" ? Moi, j'ai toujours vu ça comme un truc normal. Rien d'extraordinaire mais totalement génial. Je suis ton père, et tu es mon fils, cette espèce de petit bonbon qui sentait toujours bon, loin d'être bête, toujours souriant, l'univers luisant dans les yeux, qui avait peur du monstre caché sous son lit, et à qui je disais de l'imaginer coincé dans les toilettes avec une colique pour te faire marrer... Le petit gars à qui je racontais le Petit Prince, à côté de qui je faisais la sieste..., qui me demandait de faire valser ma main dans la nuit.

Peut-être la seule personne au monde qui m'ait jamais aimé pour juste ce que j'étais, sans rien me demander d'autre en échange que le même amour honnête et sans condition...

Et puis il y a eu cet "accident", dont tu n'es en rien responsable, mais qui ne cesse de te blesser toi aussi. Si ma vie ressemble à une voiture, un jour, mon moteur s'est cassé. Et je suis resté là, perdu à la croisée des chemins, et, sans t'oublier, je n'ai plus pu aller te chercher... Maintenant que j'ai récupéré un vélo, ce sont des murs immenses en plus des océans qui se dressent entre nous. Et je ne sais pas combien de temps il va me falloir pour les contourner...

Je rêve à notre vie d'avant, même si elle était difficile pour moi, surtout pour l'argent, au moins tu étais là. On avait notre appartement, on faisait notre marché, on allait au "krac maga" comme tu disais et on mangeait des pizzas devant des dessins animés. Je te faisais écouter du Renaud et toi chaque fois que tu découvrais une nouvelle chanson tu venais m'embrasser. Elle était simple cette vie entre mecs, et elle valait du pognon... Ces regards complices et ces sourires que l'on pouvait échanger en un instant me manquent terriblement, parce que... liés par une force au-delà du sang, on a toujours su s'accepter pour ce que l'on est : deux personnes qui s'ai-ment, se soutiennent, et qui n'attendent rien de l'autre hor-mis la plus entière honnêteté. Je ne t'ai jamais menti, tout en essayant de te préserver, c'est, je crois, le compromis le plus admirable que j'ai réussi dans ma vie.

Je voulais être pour toi une sorte de Maître Yoda, sage et fou à la fois, doublé de ton meilleur ami. Finalement, je ne suis qu'un père absent...

Je me souviens les matins, lorsqu'à peine réveillé, tu venais te reposer près de moi, dans la chaleur de mon lit, et même si je te détestais de ne pas me laisser dormir, j'étais très fier d'être ce genre de papa, auquel tu faisais confiance, qui était capable de t'apporter autant de tendresse que de jeux ou de rires, et de sévérité maladroite parfois.

Voilà que je me mets à chialer comme une madeleine... c'est le manque... de ne pouvoir tenir ta petite tête blonde dans mes bras...

Rien n'est facile quand on est père tu sais, j'espère qu'un jour tu le pigeras. On fait comme on peut, on se débat dans un monde où on capte pas grand-chose en essayant d'éviter les pièges. Mais des fois, on se fait avoir. Et tu sais, toute la difficulté pour moi réside dans le fait de demeurer un homme en accord avec ce qu'il ressent tout en étant un père présent.

Tu es à un âge où, normalement, ça devrait être génial entre toi et moi. Encore plus qu'avant. Faut croire, qu'entre ce que je rêve, et la réalité, le fossé se creuse de plus en plus avec le temps. Tu dois croire que je te laisse tomber. Et tu en as parfaitement le droit. Rien n'est cependant plus faux. Ton père est

juste un mec un peu paumé, qui se moque de tout et de rien en même temps, qui se débat comme il peut dans un monde qui semble s'acharner à ne pas vouloir le comprendre et l'accepter tel qu'il est, un mec entier, rempli de paradoxes, sans demi-mesure ni hypocrisie ou faisant des calculs pour manipuler.

Un jour, certainement que tu m'en voudras, surtout si j'échoue dans mon boulot de papa. Pourtant, et même si mes actions ont tendance à prouver le contraire, sache que dès que tu es sorti du ventre de ta mère, j'ai toujours souhaité ce qu'il y avait de plus juste et de plus beau pour toi. J'aimerais trouver cet équilibre, pour te le transmettre et le partager. Mais si j'échoue, et que tu m'en tiens rigueur, sois persuadé d'une chose : je t'aime de toute l'intensité de mes tripes, et rien, dans mes actions, jamais, n'a été pratiqué pour te faire du mal.

Les étoiles auront crevé le ciel avant que je cesse de t'aimer.

Et encore ça ne suffira pas...

Ton Papa. »

Après avoir fini de taper la lettre, épuisé, je l'ai relue... Puis j'en ai fait une boule que j'ai balancée dans la corbeille. Pathétique et pleurnichard !

L'envie de sommeil m'avait désespérément quitté. J'ai passé une bonne partie de la nuit à me massacrer les neurones, me roulant deux joints et participant activement à la vidange du mini-bar. J'entendis le trafic au loin s'intensifier, la nuit allait rendre l'âme. Alors, finalement bourré, je me suis écroulé sur le canapé en face de la machine à écrire, et me suis mis à ronfler.

Pour lire le livre en totalité :

Amazon.fr, L'Ecrivain Souterrain, Où veux tu qu'je r'garde
disponible aux format broché et numériques.



www.ecrivain-souterrain.com